

armenia

20 F

N° 97



- Turquie-Europe
- Le Bateau sur la montagne
- Saroukhan

Kostan Zarian



Fonds A.R.A.M

ARMENIE 1986



Vols DIRECTS

PARIS ↔ EREVAN

EREVAN ↔ PARIS

5 h 15' de vol

en Boeing 727 Par Air Charter !

Filiale de la Compagnie AIR FRANCE

**exclusivité
OPTIMA**

OPTIMA TOURS

RENSEIGNEMENTS	12, rue Vignon
CONSEILS ET INSCRIPTION	75009 PARIS
	Tél. : 47 42 10 35
SONIA COUMRYANTZ	

CALENDRIER ET PRIX

DATES

PRIX PAR PERSONNE PARIS/PARIS

TOUT COMPRIS (ainsi que visa et assurance)

- Du 25 Juin au 10 Juillet	(15 nuits/16 jours)	7 280 F
- Du 09 au 24 Juillet	(15 nuits/16 jours)	7 380 F
- Du 23 Juillet au 07 Août	(15 nuits/16 jours)	7 380 F
- Du 06 au 21 Août	(15 nuits/16 jours)	7 380 F
- Du 20 Août au 4 Septembre	(15 nuits/16 jours)	7 380 F
- Du 03 au 19 Septembre	(16 nuits/17 jours)	7 580 F
- Du 18 Septembre au 03 Octobre	(15 nuits/16 jours)	7 250 F
- Du 02 au 17 Octobre	(15 nuits/16 jours)	6 750 F
- Du 16 au 29 Octobre	(13 nuits/14 jours)	6 350 F

MEDIAS

Année zéro

Un magazine d'actualité moderne, des médias performants, ça ne serait pas si mauvais pour une communauté qui bouge. Et celle-ci bouge.

Voyons d'un peu plus près le problème et choisissons un « scoop ».

Le nôtre aurait quarante-trois ans ! Il s'agit de la publication, cette année, de la traduction du *Bateau sur la montagne*, écrit en 1943 par Kostan Zarian. Ce roman nous en apprend tellement, par personnages interposés, sur l'Arménie, qu'on se demande ce qu'on a attendu jusqu'à maintenant pour s'atteler à la traduction de cette œuvre.

Voyons ailleurs. La création de la revue *Ani* à Paris, en mai, devrait renouer avec l'échange culturel et intellectuel qu'avait, jadis, préfiguré le mouvement arménophile en France.

Et le dossier Turquie-Europe, éternel chandelier du problème arménien, lui, date de 1915 ou de 1920, comme on voudra. Il est toujours ce dossier chaud pour les Arméniens..., et pour d'autres aussi d'ailleurs. Là, les reculs succèdent aux progrès, c'est devenu une habitude. Aucun dialogue, même entre « intellectuels », ne semble en vue, et pourtant ce « dossier » ne pourra pas être refermé un jour sans une véritable solution négociée.

Continuons l'énumération. Il y a les rapports d'une diaspora avec l'Arménie, une république de l'Union soviétique : des vols directs désormais, entre Paris et Erevan ; la présence d'un stand de la RSS d'Arménie à la Foire de Paris. Pourquoi pas ?

Il y a aussi l'élection de Patrick Devedjian, maire d'Antony, à l'Assemblée nationale, dont on pourra discuter les positions personnelles. Mais n'a-t-il pas dit et redit, et prouvé, qu'il est Arménien et Français, et les deux à part entière. Soit.

Et l'affaire Waldheim en Autriche n'est-elle pas intéressante aussi, quand il s'agit de mémoire retrouvée ou introuvable ?

Nombre de problèmes dans l'actualité internationale, si on sait les regarder ou si on veut les regarder, devront trouver leur place ici.



ԼԵՐԸ ՆԱԻՈՒՆ ԿՐԱՅ...

« La montagne sur le bateau »

Et la famine en Ethiopie ? Et oui. Les Arméniens, qui y vécurent longtemps, ne pourraient-ils pas témoigner de ce que coûte à un vieux peuple, à tout un ensemble d'ethnies, à la survie d'un pays, une déstructuration à la cambodgienne ?

Alors, pourquoi, nos médias, cahin-caha, n'en sont aujourd'hui, après tant d'années, et avec des dossiers

aussi brûlants, qu'à l'année zéro... ou presque ?

Pourtant, la communauté arménienne se passionne pour l'actualité. Sa sensibilité, à ce sujet, est à fleur de peau.

Chacun comprendra donc que si nous ne prenons pas l'actualité à bras le corps, c'est elle qui nous étouffera.

Jean-Claude Kebabdjian
Fonds A.R.A.M



Gaston DEFFERRE

(1910-1986)

L'hommage de la rédaction
d'*Armenia*

La cité phocéenne occupe une place particulière dans l'histoire — et la mémoire collective — des Arméniens de France. Aussi notre hommage s'adresse-t-il au maire, à l'interlocuteur attentif que fut Gaston Defferre pour les Arméniens, à l'homme politique qui, à de nombreuses reprises, sut si bien défendre et illustrer les aspirations de la communauté tout entière.

Nos deux photos symbolisent cette relation privilégiée ainsi que le parcours de cette communauté : d'un côté, en 1927, la rue des Dominicains, habitée alors par de nombreux réfugiés qui, depuis 1922 surtout, trouvaient un refuge et un havre de paix dans la célèbre cité (la débâcle de Cilicie accrût le flot des réfugiés) et, de l'autre, cinquante-huit ans plus tard, la cérémonie de remise de la médaille de la Ville par Gaston Defferre, maire depuis 1953, à Henri Verneuil, lors de l'accueil que la ville natale du cinéaste réserva à l'auteur de *Mayrig*.

Pour un temps, Marseille sera sans soleil. Nous reviendrons sur cet hommage par une incursion dans l'histoire de cette ville où vit actuellement une des plus fortes collectivités arméniennes de France.



SOM

L'ÉVÉNEMENT POLITIQUE

- 4 • L'après 16 mars
• Le parlement européen

L'ACTUALITÉ

- 14 • Nouvelles brèves
• L'actualité par les publications

HISTOIRE

- 23 • Les Arméniens dans l'historiographie turque

ARTS

- 28 • Chorégraphie
• Musique

REFLEXION

- 32 • Les bourreaux meurent aussi

MAIRE

DOSSIER

- 10 • La Turquie dans l'Europe
- Le dialogue est-il possible ?

ITINERAIRES

- 16 • Saroukhan, un caricaturiste

L'ÉVÉNEMENT LITTÉRAIRE

- 24 • Le Bateau sur la montagne
- Théâtre : — Jean-Jacques Varoujean
— Reine Bartève
- Série noire

COMMUNAUTE

- 30 • Une interview de Monseigneur Nacachian

N° 97 - AVRIL/MAI 1986

Le combat pour un magazine comme le nôtre n'est pas simple. Mais pour grande que soit la difficulté, elle ne saurait être dans notre esprit une excuse, une justification aux retards et aux interruptions de parution. De tels incidents, en effet, peuvent aisément s'expliquer dans le cas d'organes d'opinion ou de combat subissant les aléas d'un recul politique ou de difficultés matérielles.

Ce ne saurait être le cas d'un magazine moderne se voulant le miroir et la tribune de communautés actives en pleine évolution comme le sont aujourd'hui les communautés arméniennes de France et de l'étranger.

Un pari est ouvert : allons-nous, en ce domaine, sortir de la paralysie, des tâtonnements, des perpétuels incidents de parcours ?

Au fond, que devrait être aujourd'hui Armenia ? Un magazine moderne et régulier, d'une liberté de ton absolue, refusant tout tabou ou tout stéréotype.

La presse, de ce point de vue, n'est ni un luxe superflu, ni une chapelle partisane. Ce fait, en lui-même, devrait nous garantir une relative audience, en raison même de la vitalité à laquelle nous faisons allusion. A nous de savoir bien gérer, avec votre appui, cette simple nécessité.

La nouvelle équipe d'Armenia se propose, à partir de ce numéro, de renouveler cette tentative : regarder le monde en adulte.

Dans tous les cas, cette tentative restera valable.

Ecrire à : J.-C. Kebabdjian, 47, rue de Cléry, 75002 Paris.

L'après 16 mars

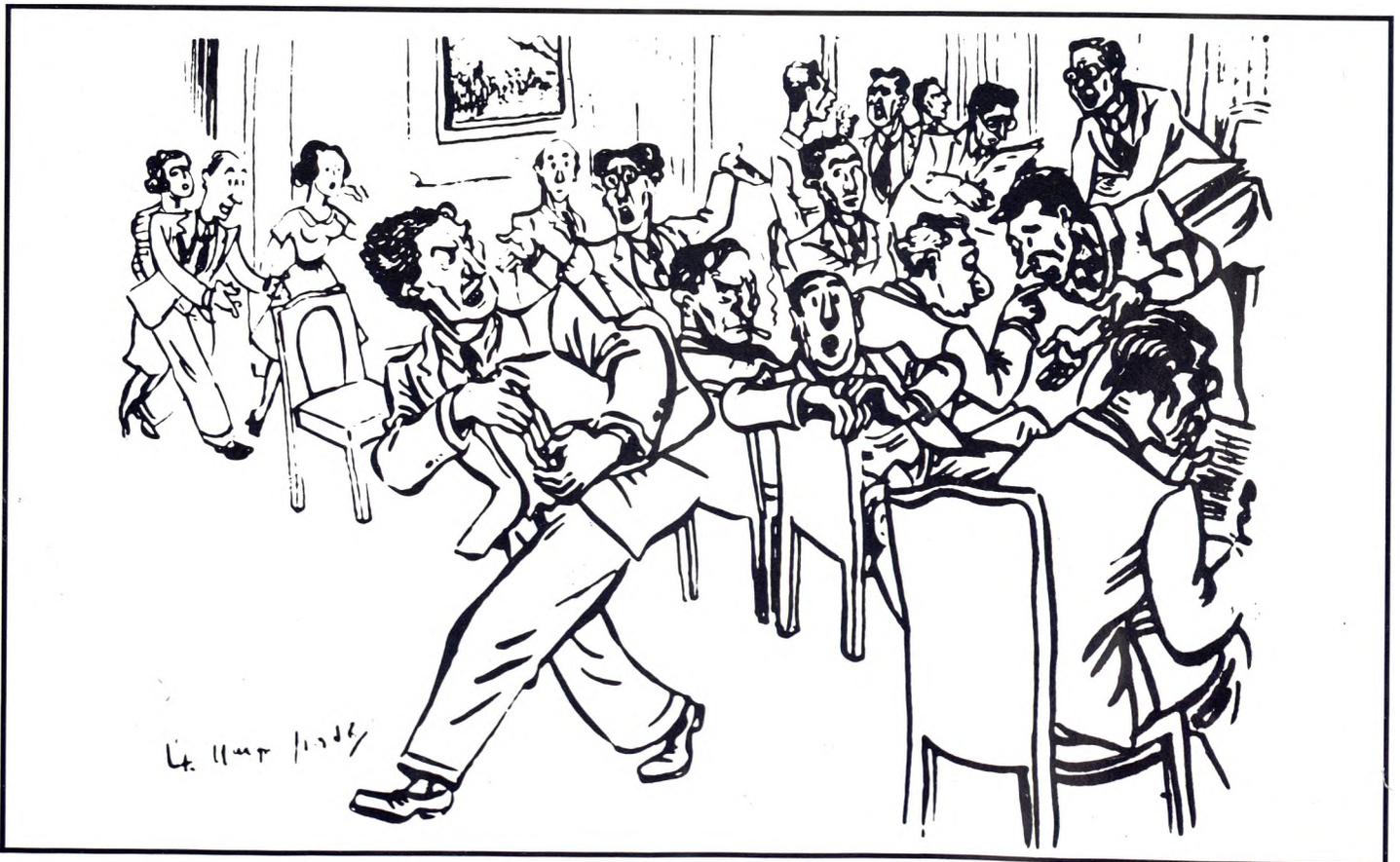
UNE CERTAINE CONFUSION... ET DANS LA COMMUNAUTE ?

(première partie : en guise de récapitulation)

Le vote des citoyens a joué, et une nouvelle majorité, même étroite ou précaire, s'est dégagée. Le nouveau gouvernement, pressé par les priorités sociales, économiques et le problème de la « sécurité », gouverne : pour le moment, les institutions fonctionnent sans crise ouverte. Le doute subsiste et persiste : la cohabitation ou la cogestion risquent d'être de courte durée.

Dans ce contexte, fait non pas d'attentisme mais d'incertitude, les priorités actuelles ne laissent guère de place pour la poursuite du débat sur les problèmes soulevés par la communauté au cours de la campagne électorale. De plus, les signes — accrus par la dernière visite de Turgüt Ozal à Paris — d'un rapprochement franco-turc sont des plus inquiétants. Au flou artistique des déclarations et prises de position antérieures se substituent, au gré des semaines, les actes bien plus concrets de la politique d'Etat, traditionnelle en ce domaine.

Et la communauté ? Que fait-elle depuis le scrutin du 16 mars ? Elle semble, quant à elle, chercher son langage politique, alors même que des échéances se préparent, comme au Parlement européen. Une certaine confusion règne là aussi. Des interventions précises et coordonnées s'imposeraient pourtant.



Tout ou rien

— Puisque vous n'acceptez pas ma proposition, je démissionne...



L'homme fort des Arméniens ?

Il y a quelques années encore, la vie politique arménienne se réduisait à des discours officiels lors de l'inauguration de monuments, de rues ou de passages « d'Arménie », dans telle ou telle ville à forte concentration communautaire.

A cette époque, l'idée même d'une participation plus importante de représentants issus de la communauté à la vie politique du « pays d'accueil », à la vie de la cité, commençait à peine à faire son chemin et on osait encore moins imaginer qu'un jour il serait possible d'« élire » un député « arménien » affichant franchement son origine et son engagement politique personnel, y compris sur ce plan.

Une évolution rapide

En France, tout est parti de la vie municipale. Hasard ou affinité, ou les deux à la fois, des maires socialistes, tels que Joseph Franceschi à Alfortville et Gaston Defferre à Marseille, ont ouvert la voie. Le facteur démographique a donc, en quelque sorte, servi de matrice au phénomène : presque sans effort, naturellement, le dialogue s'est noué, la participation d'élus locaux aux affaires municipales a symbolisé, après les anciens discours de circonstance, la réalité quotidienne d'une intégration louée à toutes les occasions. Les aspirations arméniennes, culturelles mais aussi politiques, ont été prises en compte et ont conduit à des programmes d'aide concrète.

On a constaté, à Issy-les-Moulineaux, sous l'égide d'André Santini (UDF), cette symbiose au niveau de la vie municipale (voir *Armenia* n° 96). Fait nouveau : André Santini, conseiller par des élus de la communauté, est également responsable des affaires arméniennes au niveau de la direction de l'UDF.

On pourrait multiplier les exemples dans les différentes régions d'implantation traditionnelle : Lyon, Vienne, Valence, Romans, Grenoble, Marseille. Très souvent, les élus arméniens, « faire-valoir » de leurs compatriotes d'origine, se présentaient eux-mêmes sans étiquette précise afin de ne pas donner trop de prise aux pressions. Il est vrai qu'ils se trouvaient, dans certains cas, complètement en dehors de la mouvance de telle ou telle formation politique traditionnelle de la communauté.

Très rapidement, avant 1981 déjà, la contradiction n'a pas manqué de mûrir entre le pragmatisme local et les options toutes idéologiques des défenseurs de la cause arménienne : comment concilier, sans risquer l'anachronisme et l'aberration, le développement de l'identité minoritaire avec les problèmes lointains et conflictuels de la « question arménienne » telle que certains s'évertuaient à vouloir la plaquer sur les préoccupations quotidiennes. Pour fuir le dilemme, certains « notables », représentant des associations professionnelles ou locales et forts de leur respectabilité, allèrent jusqu'à prôner la non-allégeance absolue aux courants de pensée et aux organisations à vocation politique de la communauté. Ce qui n'empêcha nullement les pressions et les incidents de toutes sortes, chaque association, surtout nouvelle, étant devenue une citadelle à prendre ou à contrôler.

L'ère mitterrandienne

La contradiction, en partie, a été tranchée par une série de faits politiques de première grandeur. Toutes tendances confondues, les Arméniens de France ont ressenti comme une ère nouvelle les déclarations et les mesures des socialistes. Le Président en personne, à Vienne, devant la foule réunie, reconnaissait le génocide des Arméniens perpétré en 1915, véritable chiendent du problème arménien qui, jusque là, faisait l'objet, de la part des officiels, de discours gênés et contournés.

Hormis pour les communistes — il faut leur rendre ce mérite — à l'Assemblée Nationale, cette reconnaissance était tabou. Aucune prise de position d'éclat, relayée par les médias, n'avait pu être prononcée sur la scène politique. Seul un président de la République pouvait déchirer le voile des faux-fuyants. Il est vrai que cette déclaration « fracassante » — il fallait bien cela pour lui donner son poids et son actualité — fut faite en écho à la condamnation des attentats de l'ASALA et après l'horrible tuerie d'Orly qui assombrir, dans le sang

d'innocents, l'impact qu'avait pu avoir l'« opération Van » menée au consulat de Turquie en pleine conférence de presse présidentielle.

Mais au-delà, incontestablement, de tout calcul de politique intérieure, l'extraordinaire ouverture socialiste repose sur des facteurs plus profonds et durables puisqu'elle a continué, avec des hauts et des bas, à caractériser l'attitude du parti socialiste et des pouvoirs publics tout au long de l'ancienne législature. L'aide financière de l'Etat et des collectivités aux institutions de la communauté a été considérable. Un discours, une pratique et une sorte de « partenariat » ont, au fil des années, permis à celle-ci de réfléchir en d'autres termes, d'envisager des projets d'échange et de dialogue auxquels le passé ne l'avait guère préparée. Sur le plan politique, le rôle de Louis Joinet, du cabinet du Premier ministre, à Genève, pour l'adoption du rapport Whitaker, ainsi que la quasi-unanimité des groupes parlementaires français en faveur du rapport Vandemeulebroucke au Parlement européen, ont donné le ton et prouvé, là aussi, le caractère conséquent et concret de cette ouverture tout à fait novatrice impulsée par les socialistes.

A.T.



Le doute subsiste

Armenia, dans ce premier dossier récapitulatif, entame une enquête sur l'avenir politique de cette communauté, et plus spécialement les mutations qui commencent à se développer en son sein.

Comme on va le voir, face aux ambiguïtés de la situation, il n'y a guère de place pour la surenchère...

Fonds A.R.A.M.]

LE PARLEMENT EUROPÉEN RECONNAÎTRA-T-IL

De la condamnation aux réparations

L'incontournable question

Un génocide commis au début du siècle peut-il encore avoir une quelconque influence sur la vie politique internationale ? Les sujets d'actualité se bousculent : le Moyen-Orient, le désarmement, les rapports Est-Ouest... et l'extension, bien sûr, du terrorisme, des terrorismes. En quoi, en définitive, un citoyen européen vivant à Milan, à Madrid, à Bruxelles ou à Bonn serait-il réellement préoccupé par une « affaire » bien regrettable, mais au sujet de laquelle on ne peut plus faire grand chose ?

Certes, les Arméniens comptent beaucoup d'amis dans le monde, et les milieux intellectuels qui les soutiennent aimeraient voir leurs efforts déboucher. On a en mémoire la session du Tribunal permanent des peuples, en avril 1984, et sa sentence prononcée sous l'autorité de trois prix Nobel, parmi lesquels Sean Mac Bride, fondateur d'Amnesty International.

Récemment encore, des hommes qu'on ne peut suspecter de partialité, les experts de la sous-commission des droits de l'homme de l'ONU, ont adopté, en août 1985, le rapport de Benjamin Whitaker établissant l'existence du génocide dans un document officiel qui restera à jamais inscrit dans les travaux de l'Organisation internationale.

Tout ceci condamne, aux yeux de l'opinion publique internationale, la Turquie, discrédite et irrite son gouvernement qui avait dû, à la suite des dirigeants passés, se croire débarrassé des « bavures » de 1915. Il faut bien admettre que les apparences — et le mépris dans lequel, en Turquie, on tient l'histoire des nations — ne pouvaient que lui donner raison. Mieux encore : puisque le génocide des Arméniens est pure invention, une sombre machination antiturque, la Turquie est un des rares Etats à avoir ratifié la Convention de l'ONU sur le génocide de 1948. Mais l'affaire commence à se gâter avec le fameux « lobby » arménien — un euphémisme probablement pour désigner les descendants des survivants de la « solution finale » —, à Washington même, où députés et sénateurs se voient saisis, inlassablement, d'une résolution remettant le génocide sur le tapis.

A Bruxelles, rien ne va plus. La Commission politique du Parlement européen, à peine élu au suffrage direct, examine un rapport fort long et documenté accusant franchement la Turquie, candidate à cette Europe-partenaire. En attendant de passer à la contre-offensive, les dirigeants d'Ankara usent de patience et de ruses et parviennent, par défenseurs interposés, à introduire le doute, à gagner du temps : ne doit-on pas, à présent, à la demande de ses partisans, introduire dans le rapport présenté par M. Vandemeulebroucke la situation des Arméniens en Union soviétique et en Iran ? Et quoi encore ?

Il y a eu un génocide en 1915, que la Turquie refuse de reconnaître et que le monde commence à rappeler à la mémoire des hommes. C'est ce fait seulement, et rien d'autre, qui est en cause ici. La Turquie n'a jamais rien admis d'elle-même : ni la torture, ni l'assassinat, aucun crime. Elle ne connaît que la fermeté et méprise, pour cela, les états d'âme de l'Europe, cette Europe qui a une dette vis-à-vis du peuple arménien. C'est le moment de faire preuve de fermeté et de commencer à l'honorer.

LE GÉNOCIDE DES ARMÉNIENS ?



— Surtout ! ne parlons pas de l'affaire arménienne !



... Ils en ont parlé...

Pertinence et objectivité

Le rapport Vandemeulebroucke doit être crédité de deux qualités évidentes. Tout d'abord la pertinence. Le problème arménien est traité sans faux-fuyants et ne se trouve pas noyé au milieu de considérations générales ou de digressions qui finissent souvent par occulter l'essentiel. Ensuite l'objectivité. Le rapport utilise, pour sa démonstration, des sources et des travaux situés parfois aux antipodes les uns des autres. Il suffit de signaler que les historiens les plus souvent cités sont Yves Ternon (1) et Kâmurân Gürün (2). C'est dire que Jaak Vandemeulebroucke ne peut pas être accusé de partialité et que ses conclusions s'imposeront à toute personne de bonne foi.

Un génocide incontestable

Avant d'aborder le problème du génocide, le rapport donne un aperçu historique concis mais assez complet de la question arménienne avant la guerre de 14 : le déclin de l'Empire ottoman à partir du milieu du XIX^e siècle, sa place sur l'échiquier politique international, l'apparition du nationalisme turc et du nationalisme arménien sont évoqués avec clarté et les causes du crime de 1915 se dégagent d'elles-mêmes.

En ce qui concerne le génocide, le rapport se livre à une comparaison des thèses turque et arménienne. Sa force principale tient à ce qu'il s'appuie largement sur les faits rapportés par

l'« historien » turc K. Gürün pour prouver la volonté du génocide arménien par le gouvernement turc, son exécution et son ampleur. Quels meilleurs arguments peut-on mettre en avant que ceux fournis par l'adversaire lui-même ?

On sait que K. Gürün ne nie pas la déportation des populations arméniennes de Turquie. Il prétend qu'il s'agit de mesures prises en vue de préserver la sécurité à l'intérieur de l'Empire et qu'il n'était pas question d'exterminer ces populations. Le rapport conclut que cet ordre de déportation, la manière et les conditions dans lesquelles il a été exécuté ne pouvaient que conduire à un génocide, de toute évidence prémédité. La réponse

apportée à la thèse turque est sans réplique :

« (...) il doit être constaté en toute objectivité :

— que les circonstances de guerre n'expliquent pas suffisamment l'ensemble des mesures officielles de la part des autorités ottomanes à l'égard de la population arménienne. Trop d'éléments n'ont pas de nécessité ou de motivations militaires ;

— que ces mesures, dans les circonstances données, ne pouvaient donner autre chose qu'une occasion de génocide, au moins en rendant à travers elles les gens sujets à l'arbitraire (...), et à travers la conclusion inévitable dans l'esprit des exécutants que les Arméniens étaient, en tant que groupe, les ennemis internes, d'autant plus que l'exécution ne fut confiée qu'à des non-Arméniens ;

— que rien d'efficace ne fut entrepris pour... stopper l'extermination, même pas quand ce méfait fut aussi connu à l'étranger (...) ».

La dénonciation du génocide par le rapport Vandemeulebroucke est sans ambiguïté :

« Il est donc, hélas, impossible de rayer l'injustice de l'Empire ottoman envers la population arménienne autrement qu'en l'appelant génocide, dans le sens voulu et décrit dans la Convention sur la prévention et la répression des "massacres des peuples" ». (Nous conservons les tournures du rapport.)

Nulle polémique dans ce rapport, nul parti pris : la simple constatation de faits et d'actes, replacés dans leur contexte historique, à la lumière de témoignages nombreux et concordants, qui aboutit à une seule conclusion, à savoir que le génocide des Arméniens est incontestable.

Le Parlement européen et la reconnaissance du génocide

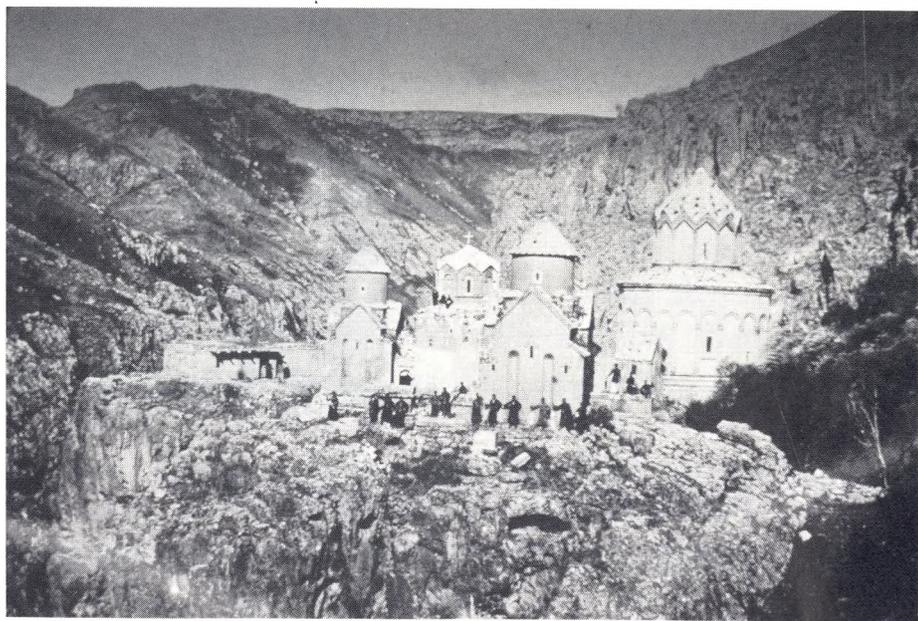
« La reconnaissance de ces faits par le Parlement européen, en tant que seul parlement international au monde élu au suffrage direct, cadre avec sa mission de prendre en considération et de mettre au pilori, en tant qu'affaire internationale, la violation des droits des hommes et des peuples. (...) Le rôle de la Communauté Européenne ne peut, en plus, pas se limiter à la pure reconnaissance morale du génocide arménien. Dans le cadre de la coopération politique européenne, les Dix doivent parler d'une seule voix au sein des Nations Unies, pour que la Commission des droits de l'homme concernée prenne en considération les faits du génocide arménien dans le rapport au sujet de la prévention et de la répression du massacre des peuples (génocide). »

Ces recommandations, extraites de la

« Corollaire évident, l'Etat turc devra respecter, entretenir et restaurer les nombreux monuments arméniens de Turquie. On sait la politique hypocrite et néfaste suivie par les autorités jusqu'à ce jour. »



Le monastère de Khtskok' (XI^e siècle) dynamité après la Seconde Guerre mondiale.



L'aspect qu'il avait avant 1915. L'Etat turc doit lui redonner sa splendeur passée.

conclusion du rapport Vandemeulebroucke, devraient mobiliser tous les Arméniens. Il y a là une occasion unique de faire avancer les choses à l'ONU et d'obtenir enfin la reconnaissance du génocide. Et, paradoxalement, si les choses en arrivent à ce point, ce à quoi il est nécessaire de travailler avec acharnement, une question cruciale se posera à la communauté internationale : quelles réparations ?

La perspective juridique du problème arménien : un malentendu à dissiper

Le rapport Vandemeulebroucke, se plaçant dans l'hypothèse de la reconnaissance du génocide par l'ONU, met en évidence une difficulté majeure concernant le problème des réparations :

« La responsabilité internationale s'applique toujours seulement aux sujets du droit international : ceci autorise l'Etat qui se déclare victime d'exiger réparation du dommage auprès de l'Etat qui en est l'auteur, dans ce cas-ci la Turquie.

La population ou l'ethnie arménienne ne peut se prévaloir de cette règle de droit car, au moment du génocide,

Fonds A.R.A.M

il n'y avait aucun Etat arménien indépendant, et car l'Etat arménien qui fut reconnu de facto dans le traité de Sèvres (1920) eut seulement une courte existence juridique, vu que cette existence ne fut pas reconnue ni ratifiée dans le traité de Lausanne (1923). La nation arménienne est par conséquent bien la victime, mais elle n'est pas sujet du droit international. »

Plus simplement, comme il n'y a pas d'Etat arménien, il est impossible pour lui d'obtenir des réparations. On rétorquera que la réparation devrait consister en la création d'un Etat arménien, mais malheureusement, ceci n'est pas du ressort des Nations Unies...

En fait, il existe toujours un malentendu bien compréhensible lorsque l'on aborde le problème arménien : la confusion entre le problème de la reconnaissance du génocide, et celui de l'Etat arménien. Or, il est tout à fait envisageable de traiter ces problèmes séparément, la résolution de l'un n'hypothéquant nullement celle de l'autre. Bien au contraire, la reconnaissance du génocide est un objectif qui doit rassembler la communauté arménienne dans son ensemble, toutes tendances confondues. Mais, même si la communauté arménienne parvient à parler d'une seule voix pour exiger la reconnaissance du génocide, et si elle obtient la condamnation de la Turquie, les réparations ne resteront-elles que morales ? Il existe pourtant un moyen de faire payer à la Turquie la lourde dette qui la met au ban des nations civilisées.

Le patrimoine arménien de Turquie

Ils sont environ 50 000, ils sont Turcs, mais ils sont aussi Arméniens et en principe reconnus comme tels en tant que minorité en Turquie. Ils ont un patriarche, qui siège à Constantinople, ils ont leurs journaux en arménien, leurs écoles et leurs églises. Ils sont, en fin de compte, la preuve vivante de la présence de la civilisation arménienne en Turquie. Si la Turquie est condamnée par la communauté internationale, si des réparations doivent être obtenues, qui d'autres qu'eux devraient en bénéficier ?

Les Arméniens de Turquie vivent dans des conditions difficiles (3). La communauté internationale devrait exiger non seulement que l'Etat turc respecte mais encore encourage les aspirations des Arméniens de Turquie à pratiquer leur langue, leur culture, leur religion.

L'Etat turc doit aussi reconnaître la place de la civilisation arménienne dans l'histoire, avant et après la création de l'Empire ottoman. Il y a là

Destruction des monuments historiques arméniens, poursuite de la politique turque de génocide

Dickran Kouymjian, professeur d'histoire et d'art arméniens, directeur du programme d'Etudes arméniennes à l'université d'Etat de Californie, Fresno, a établi la nomenclature des différents moyens employés par l'Etat turc pour effacer le patrimoine architectural arménien de Turquie. Cette classification, dont nous ne reproduisons que la liste, est appuyée par de nombreux exemples précis.

1. Destruction intentionnelle d'églises, de bâtiments à usage civil et d'habitations par le feu et l'explosif, entre 1915 et 1922.
2. Destruction plus tardive, mais tout aussi consciente, de certains monuments, au canon ou à la dynamite.
3. Destruction par négligence volontaire ainsi que par les encouragements prodigués aux paysans pour qu'ils s'introduisent par effraction dans ces lieux.
4. Transformation des églises arméniennes en mosquées, prisons, greniers, étables et fermes, musées.
5. Destruction due à l'absence de tout entretien.
6. Démolition pour construction de routes ou réalisation d'autres travaux publics.
7. Neutralisation de l'identité arménienne des monuments par effacement des inscriptions arméniennes qu'ils portent.
8. En dernier recours, réattribution intentionnelle des monuments, surtout des plus connus, par les historiens d'art, en général à l'architecture médiévale turque de l'époque des Seldjoukides.

(*Le Crime de silence*, Tribunal permanent des peuples, Flammarion, 1984).

un travail en profondeur à accomplir dans les mentalités, un travail de très longue haleine qui passe par une véritable démocratisation de la vie politique et culturelle en Turquie. La reconnaissance du génocide ne doit pas se faire seulement sur le papier mais aussi dans l'esprit de chaque citoyen turc. Corollaire évident, l'Etat turc devra respecter, entretenir et restaurer les nombreux monuments arméniens de Turquie. On sait la politique hypocrite et néfaste suivie par les autorités jusqu'à ce jour (4). Il s'agit donc d'opérer une véritable résurrection du patrimoine arménien de Turquie.

La dette morale de l'Europe

Dans le passé, des promesses inconsidérées ont été faites au peuple arménien par certaines puissances européennes. Leur responsabilité n'est pas négligeable dans l'immense tragédie de 1915.

L'Europe n'est plus en mesure, et depuis longtemps, d'honorer ses engagements de jadis. Ce n'est plus à Londres ou à Paris que se décident les tracés de frontières. Les cartes ont changé de mains.

Pourtant, le Parlement européen

représente une valeur démocratique incontestable dans un monde soumis aux totalitarismes de toute sorte. Si le Parlement européen prend la résolution de reconnaître officiellement le génocide arménien et si les Douze soutiennent cette position ensemble à l'ONU, la situation de l'Etat turc va devenir de plus en plus difficile. Les Arméniens ont de nombreux amis au Parlement européen, l'initiative que représente ce rapport le prouve amplement. L'Europe va peut-être pouvoir rembourser une partie de sa dette morale mais, pour cela, il faut qu'elle sente derrière elle une communauté arménienne unanime sur la question de la reconnaissance du génocide. Toute surenchère, toute proposition démagogique ou extrémiste risquerait de compromettre le projet.

A chacun de prendre ses responsabilités.

J. Altairac

(1) Auteur notamment de *Les Arméniens*, histoire d'un génocide, *Seuil*, 1977, et *La Cause arménienne*, *Seuil*, 1983.

(2) Auteur de *Le Dossier arménien*, *Triangle*, 1984.

(3) Voir l'article de Claude Mutafian dans *GEO*, de février 1986.

(4) Voir l'article de Dickran Kouymjian dans *Le Crime de silence*, *Flammarion*, 1984.

LA TURQUIE DANS

Un Etat qui ignore encore ce qu'est la démocratie peut-il prétendre entrer dans l'Europe ?

« La Turquie est le seul membre du Conseil de l'Europe à avoir exécuté des peines capitales ces dernières années. » (Amnesty International)

La démocratie en Turquie ? A quoi, en général, reconnaît-on un Etat démocratique ? Un Etat, dirons-nous, où le citoyen peut s'exprimer en toute liberté et aborder avec franchise les problèmes de son pays. Il n'y a pires ennemis de la démocratie que la dissimulation, la censure et, surtout, le « mensonge d'Etat », ce triste rejeton de la sinistre « raison d'Etat ».

Le moins que l'on puisse dire est que la Turquie est loin, mais alors très loin de pouvoir se vanter d'échapper à ces tares typiques d'un Etat totalitaire. Témoin le problème de la torture. On torture en Turquie. Le dernier rapport d'Amnesty International vient encore le confirmer. La torture est toujours en Turquie un moyen pour arracher des aveux, terroriser les opposants politiques et maintenir la discipline dans les prisons et dans l'armée.

En fait, tout le monde sait depuis longtemps que l'on torture en Turquie. Même les hommes politiques de l'ANAP, le parti du Premier ministre Turgüt Ozal, finissent par l'avouer implicitement. Mais il faut voir en quels termes ! Sadi Pehlivanoglu, secrétaire du président de l'ANAP, déclarait : « Il n'est pas de l'intérêt national de faire de la torture un problème général face à l'opinion publique mondiale (...), c'est une affaire à régler entre nous... ». Même son de cloche de la part de Y. Akbulut, ministre de l'Intérieur : « Il n'est de l'intérêt de personne d'affirmer que la torture existe en Turquie. » (1) Au fond, pour ces hommes politiques, la question n'est pas de savoir si l'on torture en Turquie, mais de savoir s'il est de leur intérêt de l'affirmer ou de le nier. La vérité constitue bien le cadet de leurs soucis. Seule



Les violations des droits de l'homme...

compte pour eux l'image que doit donner la Turquie au monde extérieur et à l'Europe en particulier, celle d'un interlocuteur respectable et responsable. Alors, la torture étant tout de même un procédé mal vu dans les Etats démocratiques, il vaut mieux en cacher la pratique en Turquie. Pourtant, nier devient trop difficile, plus personne n'est dupe, le « mensonge d'Etat » devient inefficace. On est obligé de concéder que tout ne va pas pour le mieux dans le meilleur des mondes. Y. Akbulut déclare qu'il « ne nie pas qu'il y ait des cas de tortures, mais leurs auteurs sont pour-

suivis si leur participation est prouvée » (2). Amnesty International n'est pas du même avis et affirme : « Nous connaissons des centaines de cas où les allégations de torture n'ont été suivies d'aucune enquête. » (3) Le procédé est clair. L'Etat turc commence par nier en bloc. C'est le « mensonge d'Etat ». Ensuite, lorsqu'il n'est plus possible de nier, on admet une parcelle de la vérité, tout en affirmant que tout est fait pour remédier au mal, présenté somme toute comme très mineur. N'est-ce pas là une attitude commune à tous les gouvernements qui se sont

Fonds A.R.A.M

L'EUROPE ?

succédé en Turquie depuis la fin du siècle dernier ? Le mensonge comme méthode de gouvernement, voilà une devise chère à Abdul Hamid, aux Jeunes-Turcs et à leurs successeurs.

Toutes proportions gardées, le problème de la torture en Turquie évoque celui de la reconnaissance du génocide des Arméniens. Tous les moyens sont bons pour travestir la vérité, semer la confusion, avec la plus parfaite mauvaise foi.

Seulement, si la classe politique turque a du mal à évoluer, le monde change, lui, d'une manière irréversible. Par l'intermédiaire des médias, de plus en plus puissants et efficaces, les informations circulent et les crimes ne peuvent plus être cachés ou minimisés. Quelles que soient les critiques que l'on puisse lui faire, l'Europe constitue un espace de liberté en ce qui concerne l'information. Une politique de dissimulation et de mensonge n'est plus possible pour l'Etat turc.

L'Etat turc ne semble pas l'avoir compris, ou s'il l'a compris, refuse de prendre en compte cette évidence. Les arguments qu'il emploie en deviennent parfois grotesques. Le professeur Rezzan Sahinkaya, député de l'ANAP, a osé déclarer : « Si vous y réfléchissez objectivement, il n'y a pas de pays où la torture n'est pas pratiquée. En Europe, aux Etats-Unis, dans les pays du rideau de fer, ils torturent sans laisser de traces. Chez nous, il en reste car les pauvres utilisent encore les vieilles méthodes. » (4) Pour l'Etat turc, mensonge et répression restent des moyens traditionnels de gouvernement. Pourtant, à l'heure actuelle, les choses bougent en Turquie, l'aspiration à la liberté et à la démocratie se développe. La parution du numéro de l'hebdomadaire *Nokta* dénonçant la torture (numéro intégralement acheté par la police en Turquie !) prouve l'existence de forces démocratiques actives. Il faut espérer qu'elles deviendront assez puissantes pour que la Turquie puisse, enfin, trouver le chemin de la démocratie.

J.A.



... une pratique courante

L'aide économique

Türgüt Ozal avait, durant sa première visite à Paris en novembre 1985, fait une « réponse de Normand » (si l'on peut dire) au journaliste de *Libération* évoquant le génocide des Arméniens et la récente prise de position à l'ONU. Le Premier ministre turc pensait qu'« il n'y a pas eu de génocide ». Pardi !

La Turquie « moderne » pourrait-elle reconnaître ce génocide et continuer à torturer et assassiner ses opposants ? L'aide de « plusieurs millions de dollars » que lui alloue l'OCDE est-elle déterminante dans cette affaire ? On en doute. On pense à l'Afrique du Sud et à l'apartheid et, d'une manière générale, aux dictatures du tiers monde qui finissent toujours par pourrir de l'intérieur.

Peut-on imaginer d'entamer l'opiniâtreté d'Ankara, d'« acheter » en quelque sorte la reconnaissance du crime commis en 1915, par la menace d'une suspension de l'aide ou d'hypothétiques sanctions économiques ? Ce type de politique, et pour moins que ça, a rarement été payant. Pour ne pas dire jamais.

En revanche, l'adoption du rapport Vandemeulebroucke par le Parlement européen, âprement discuté, est réellement à l'ordre du jour. Et l'affaire se passe à Bruxelles, devant des députés élus par les peuples européens. De même, la naissance de la démocratie en Turquie passera par l'entrée en scène de toutes les composantes démocratiques luttant en Turquie.

(1), (2) et (4) Déclarations tirées de la presse turque par le bimestriel *Turquie, luttes et démocratie*, n° 18 (7, rue Leclerc, 75014 Paris).

(3) Article du journal *le Monde*, 20 février 1986.

TURQUIE-EUROPE : LE DIALOGUE DES INTELLECTUELS EST-IL POSSIBLE ?

Bagatelle pour un massacre : le psychodrame historique de la Turquie « moderne »

La Turquie souhaiterait, aux dires du proluxe et « libéral » Türgüt Ozal, ouvrir ses archives. En attendant, l'offensive se prépare. La presse et les ondes ne tarissent pas en distorsions, déformations et mutilations de toutes sortes. Les spécialistes s'y perdent. L'édition non plus n'est pas avare. Un exemple choisi au hasard : « Nous sommes sans excuses quand, sans y réfléchir, et plus souvent par manque d'informations ou par ignorance (qu'à cela ne tienne ! NDLR), nous donnons parfois le nom d'Ermenistan (Arménie) à ce superbe pays antique. » Comme on le voit, le débat est ouvert.

Ce « tamisage » (le terme est de l'historien Yves Ternon), pour confus qu'il soit, n'est pas pour autant innocent. Il faut en dire assez, mais pas trop, et surtout embrouiller son monde. Mais tout se tient dans l'histoire, en bloc. Tout plaide aussi pour la restauration de la vérité : l'archéologie, l'architecture, l'histoire urbaine, l'histoire des communautés qui composaient, avant 1915, l'Empire ottoman. Celui-ci a bien existé. Et si, dans les écoles turques, on n'enseigne pas l'histoire des Arméniens, si la censure et l'autocensure sont assez fortes pour empêcher l'existence d'un Marc Ferro, des recherches ici et là, des initiatives isolées apparaissent néanmoins, mettant en lumière telle ou telle bribe ou parcelle d'une histoire extraordinairement riche et dramatique.

L'intelligentsia turque, complice volontaire ou non de ce formidable escamotage, est mutilée sur son propre terrain : l'histoire, et tout ce qui constitue sa mémoire collective. Ce refoulement pourra-t-il durer plus longtemps ? Le problème est qu'il n'existe pas un Kurt Waldheim « Jeune-Turc » par qui le scandale arriverait et pour provoquer un psychodrame national, une purge salutaire vidant l'abcès du mensonge. Les bourreaux des Arméniens ont disparu. Mais l'abcès est toujours là, pour tout le monde. La Turquie vit un psychodrame historique. Aux profondeurs béantes que Jean Jaurès avait entrevues à l'époque : on ne peut vivre avec le cadavre d'un peuple dans sa cave, le cacher et se le cacher. Le drame est bien là, sans dialogue, sans dénouement. L'Etat turc actuel est né de cette morbide ambiguïté dont il cherche en vain à refouler les miasmes. La violence, le fait accompli ne paie pas toujours. Le verrou finira par sauter, de toutes parts, sur divers plans, et l'explosion balaiera tout sur son passage : l'horreur de la torture, comme la contre-propagande nauséabonde actuellement en cours... et, pourquoi pas, le mythe même de l'allié stratégique et sûr.

Intégrisme ou nationalisme exacerbé ?

Depuis la révolution iranienne, le réveil de l'Islam défraie la chronique. Les exploits, aussi spectaculaires que souvent macabres, de ces nouveaux combattants de l'Islam que l'Occident en désarroi appelle intégristes ou fondamentalistes, débordent du cadre déjà vaste des pays du Proche-Orient pour déferler aux quatre coins de la

planète jusqu'au cœur même de l'Europe.

Ceux qui suivent de près cet avènement impétueux d'un fanatisme religieux frappant de plein fouet l'ensemble des pays arabo-musulmans hésitent souvent à trancher sur le cas particulier de la Turquie. Les Turcs,

ces gardes « suisses » de l'Islam omeyyade, protagonistes du coup d'Etat de 750 qui permit aux abbassides de prendre le pouvoir, aux avant-postes du combat contre les croisés et détenteurs du califat du début du XVI^e siècle jusqu'à son abolition par Atatürk en 1924, ne devraient-ils pas secouer, eux aussi, le joug « impie » d'une modernité de provenance occidentale et briser, d'un jour à l'autre, le carcan du laïcisme infidèle ?

De nombreux signes que ne manquent pas de relever les observateurs obnubilés par tout ce qui touche à l'Islam semblent témoigner en faveur de cette thèse. L'observance religieuse ne revient-elle pas en force en Turquie aussi ? N'y construit-on pas de plus en plus de mosquées ? Celles-ci ne sont-elles pas comblées aussi bien chaque vendredi que les jours de fête ? N'y croise-t-on pas toujours plus de femmes voilées, n'en déplaît-elle pas au père de la Turquie laïque qui devrait se retourner dans sa tombe ? Les écoles coraniques, les instituts islamiques et les facultés de théologie n'y sont-elles pas légion ?

Questions et remarques peuvent se multiplier à l'infini. Il n'empêche qu'elles laissent de côté tout un pan de la réalité turque. Ce n'est pas à l'urbanisation, à l'industrialisation, au développement de l'économie de marché même dans les campagnes et à l'évolution, voire au relâchement des mœurs que l'allusion est ainsi faite. Ce qui distingue foncièrement la Turquie de ses voisins musulmans, c'est la force d'un nationalisme exacerbé trop ancré dans les esprits. Un nationalisme chauvin, volontiers belliqueux ou du moins toujours prêt à en découdre et de toute manière trop fier de sa différence ethnique envers tous ses coreligionnaires... Un nationalisme qui a fait, par le passé, ses tristes preuves...

T.C.

Tahsin Celal, universitaire et chercheur spécialisé de la jeune génération turque, a réalisé de nombreux travaux sur le sujet.

Témoignage

La jeune génération turque : « cette flétrissure morale et cette tache noire sur notre front »

La jeune génération turque (ou kurde), que connaît-elle des Arméniens ? Que sait-elle de leur histoire, de leur civilisation et du sort atroce qui leur fut infligé ? Si la presse turque, écrite ou audiovisuelle, se montre très prolifique en la matière, son unanimité trop criarde sur des positions on ne peut plus sommaires et essentiellement limitées à l'actualité des attentats n'en détonne pas moins et ne permet surtout pas de préjuger d'une bonne information de l'opinion publique turque (ou kurde). Quant aux manuels scolaires, impossible de dire d'eux qu'ils soient particulièrement disert sur la question arménienne... A l'exception notoire des cours d'histoire de la République de Turquie où sont inévitablement mentionnées tant la clause du Traité de Sèvres concernant la création d'un Etat arménien que la campagne de 19-20 contre les troupes arméniennes, sans pour autant que soit précisée, à cette occasion, l'existence éphémère d'une Arménie indépendante...

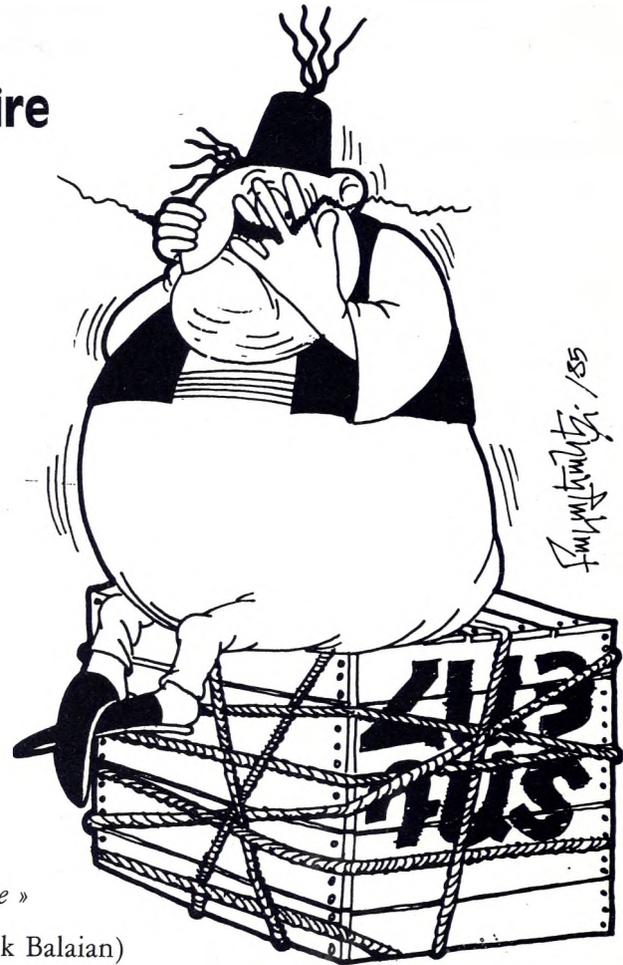
Par ailleurs, cela ne devrait étonner personne d'apprendre que les seuls titres consacrés par l'édition turque à la question arménienne exposent les thèses officielles (1). Par contre, force est de constater que la presse et l'édition kurdes, actuellement interdites et exilées en Europe, font preuve d'une gêne certaine à aller au fond des choses — et pour cause — encore qu'il faille leur reconnaître, au moins, le mérite de faire état de l'existence d'un problème. C'est dans la littérature que l'on retrouve de curieuses traces de la présence des Arméniens dans l'histoire de cette terre aujourd'hui exclusivement habitée par Turcs et Kurdes. Mais que des traces, des bribes de mémoire tels ces villages abandonnés ou ces édifices en ruine qui hantent les paysages désolés de la Turquie orientale, alias l'ancienne Arménie. Si Nazim Hikmet, poète communiste, parle de crime, de flétrissure morale et de tache noire sur les fronts turcs, il n'exprime par là que sa propre fidélité à un engagement politique internationaliste. Kemal Tahir, romancier ottomaniste, dans son livre intitulé *le Guerrier las*, traduit sa nostalgie de l'ère impériale, un temps de coexistence de diverses ethnies et confessions. A l'entendre, le génocide arménien serait le coup

« La question arménienne »

(Edik Balaian)

de grâce porté à l'ottomanité agonisante. A ses deux écrivains de la vieille génération, qui avaient vécu 1915 et qui ne pouvaient pas ne pas en garder le souvenir, s'oppose le cas d'Omer Polat, nouvelliste d'origine kurde, qui relate les affres de la vie paysanne et se révolte contre la déréliction à laquelle sont condamnés les siens. Sa nostalgie à lui est pour l'époque où Kurdes et Arméniens vivaient loin de la portée de l'autorité turque, dans un monde rural où régnaient les mœurs et coutumes ancestrales. Serait-ce lui faire un procès d'intention que de le blâmer, de faire si peu de cas des exactions auxquelles donnait naissance cette coexistence douloureuse dans l'éloignement, à l'écart des régions relativement plus développées et policées du pays ottoman. L'appartenance de Polat à la communauté alévite qui avait, dans l'ensemble, fait preuve d'une attitude plus humaine lors de la tragédie arménienne, ne peut l'excuser que partiellement.

A côté de ces quelques rares exemples d'un souvenir ambigu vacillant entre le remords et la justification en dernière analyse, dans la mesure où aucune prise de position nette et audacieuse ne caractérise leurs auteurs, combien sont pesants le silence coupable et la volonté d'éra-



dication de toute trace de l'arménité. Tant de sites débaptisés, d'étymologies trahies, de temples violés, de cimetières souillés et de monastères pervertis en pénitenciers restent encore là pour conjurer l'oubli. Mais la réminiscence humaine peut-elle tenir tête à l'usure du temps sans que la transmission fasse son œuvre ? Certes non. Aussi, avec la disparition de la vieille génération, coupable, complice ou simple témoin de la tragédie arménienne, la mémoire populaire s'appauvrira-t-elle et deviendra-t-elle, par là même, encore plus malléable et manipulable. Toutefois, le souhait macabre de ceux qui attendent que le temps accomplisse sa sale besogne ne peut se séparer de son frère jumeau : la hantise. C'est ainsi que certains jeunes Turcs, dont l'auteur de ces lignes, arrivent et arriveront encore, du moins l'espérons-nous, à s'enquérir de la tache noire qui abîme leurs fronts et qu'il leur incombe de réparer.

Tahsin Celal

(1) Le livre-album de Parsih Toughladjiyan (alias Pars Tuglaci, le M. Larousse-Robert-Litré de la langue turque moderne) dédié à la dynastie des architectes Balian, créatrice de presque la totalité de l'architecture ottomane des XIX-XX^e siècles (mosquées, palais, casernes, universités) a été réquisitionné dès sa sortie, en 1983, par les autorités militaires.

En France

Solidarité franco-arménienne s'inquiète... et propose une réunion de coordination

Dans un communiqué à la presse (reproduit notamment par *le Monde* du 26 avril) et dans une lettre adressée aux organisations de la communauté, SFA s'alarme sérieusement : « C'est avec stupeur et indignation que Solidarité franco-arménienne prend connaissance des nouvelles orientations gouvernementales sur la question arménienne. La remise en cause par M. Jean-Bernard Raimond de la qualification de génocide appliquée au massacre des Arméniens en 1915-1916 constitue un reniement des positions françaises exprimées de façon constantes par les représentants de la France. L'amélioration des relations avec la Turquie ne saurait s'effectuer au détriment des principes universels des droits de l'homme, pour lesquels la France a tant œuvré. » Solidarité franco-arménienne estime qu'à son point de vue, face à ce recul des autorités françaises, une réaction unitaire des organisations arméniennes doit être envisagée.

La FRA et le CDCA sont reçus par Mitterrand

De son côté, *France-Arménie*, organe du CDCA, reproduit, dans son numéro d'avril, un reportage intitulé : « La FRA et le CDCA reçus à l'Élysée. L'avenir culturel et politique des Arméniens au cœur d'un entretien chaleureux. » Les réponses du président de la République, rapportées par le journal, sont générales. *France-Arménie* ne date pas l'entretien. Les représentants reçus étaient Ara Krikorian et Jules Mardirossian pour le CDCA et Henri Papazian pour la FRA Tachnagsoutioun. Il semblerait que cet entretien ait eu lieu avant les élections... Ce reportage a paru au moment où le Premier ministre de Turquie, Türgüt Ozal, se rendait à la session ministérielle de l'OCDE et était, comme il se doit, reçu par Jacques Chirac. On parle de « gestes » de la part de Paris en direction d'Ankara, les rapports entre les deux pays devant être « très sensiblement améliorés ». L'entretien présidentiel n'y fait pas allusion. On se perd en conjectures sur la date réelle de cette rencontre « historique ».

L'infatigable Guy Ducoloné

Le 23 avril, lors de la traditionnelle séance de questions d'actualité, M. Guy Ducoloné (PC, Hauts-de-Seine) a interpellé l'Assemblée nationale sur la visite du Premier ministre de la Turquie. M. Jean-Bernard Raimond, le ministre des Affaires étrangères, a fait une réponse de circonstance en évitant de prononcer le mot de « génocide ». Infatigable, M. Guy Ducoloné a servi, pendant une longue partie de sa carrière, marquée par des engagements profonds, la cause arménienne sans jamais défaillir : la vérité d'abord et toujours.

billet

Le souvenir unit les Arméniens du monde entier. Les commémorations du 24 avril tout particulièrement.

Dans tous les pays où vivent des communautés, des célébrations et des manifestations ont lieu en ce jour de deuil national.

Selon les pays, l'union commémorative se réalise plus ou moins parfaitement. Vue de loin, elle paraît totale, et c'est chose normale, car 1915 a frappé, sans distinction, tout un peuple.

Or, trop de considérations partisanses, stupides, étrangères, rendent ce recueillement élémentaire, problématique et fastidieux.

Le 24 avril dernier, à Paris, un maximum d'organisations se sont rassemblées pour défilé : 3 000 marcheurs, à l'appel de tous les courants, excepté le CDCA et la FRA, ont défilé à travers rues et boulevards... En tout cas, le nombre était de ce côté-là.

Folklore aussi avec l'autre défilé plus « minoritaire » : la minorité dans la minorité, à en croire ses yeux...

On parle de droits de l'homme, de journée internationale contre le génocide, en bref d'élargir la signification de ce refus.

Mais, de toute évidence, on n'y arrivera pas avec des forces réduites, ou tout signe pouvant exclure ce qui constitue l'essence même d'une mobilisation ouverte.

A l'heure des droits de l'homme, à l'heure du Parlement européen, il ne faut pas seulement sonner juste et fort, mais sonner à temps.

Dans le monde

Istanbul : profanation de cimetières

Le cimetière arménien de Balekli a été profané. Plus d'une quarantaine de tombes ont été souillées et détruites. Aussitôt prévenu, le responsable du cimetière Varoujan Sayadjian s'est rendu sur les lieux pour constater l'ampleur des dégâts. Il a également relevé de nombreuses inscriptions anti-arméniennes. La police appelée vint sur les lieux et fut, naturellement, dans l'incapacité de découvrir le moindre indice. Les vandales ayant disparu, le dossier est classé.

Brésil : le parc Armenia

Le conseil municipal de Penapolis, dans l'Etat de Sao Paulo, a décidé d'attribuer le nom d'Armenia au parc de la ville. Cette ville de 50 000 habitants a été fondée en 1908. Le parc a été inauguré à l'occasion de la commémoration du 24 Avril.

Erzeroum : découverte d'un charnier

La presse turque spécialisée dans la déformation historique vient d'annoncer la découverte d'un important charnier au village de Egder Oba. Les très nombreux ossements seraient ceux... de « Turcs assassinés lors du génocide commis à l'encontre de la nation turque » et qui fit, aux dires de cette presse, plus d'un million de victimes au cours de la première guerre mondiale. Ces Turcs auraient été assassinés par une bande arménienne composée de « dachnaks et de bolchéviks »... en 1915. A quand la reconnaissance du génocide des Turcs par les Arméniens ?

RFA : tentative de pression sur la télévision

Un film, intitulé *Die armenische frage existiert nicht mehr* (La question arménienne n'existe plus), a été diffusé par la Télévision allemande le 21 avril 1986, malgré les pressions que le gouvernement turc a exercées sur la direction de la WDR, télévision allemande de Cologne, qui l'a produit.

Ce film, de Ralph Giordano, a été diffusé sans générique, suite à des menaces de mort et d'attentats répé-

Fonds A.R.A.M

tées par des inconnus ou par des extrémistes pro-turcs.

Fresno : génocide non grata

L'organisation des étudiants arméniens de l'université d'Etat de Californie avait proposé à la bibliothèque de leur université d'organiser une exposition consacrée au génocide. Il s'agissait, à l'aide de photographies et de documents officiels d'époque,

de montrer ce tragique événement aux étudiants fréquentant ce lieu si célèbre. Les responsables de l'université estimant qu'une telle exposition ne présentait qu'un seul point de vue, ont rejeté le projet. Curieusement, cette décision arrive après l'annonce d'un don de 100 000 dollars fait par la communauté arménienne de Los Angeles à cette université.

Il convient de noter que cette décision s'inspire d'un précédent survenu à l'université de Berkeley en 1978... Le point de vue turc ferait-il recette aux Etats-Unis ?



De gauche à droite : J.-C. Kedadjian, Horacio Ravenna, Eya Nchama, Roberto Malkassian, Leandro Despouy et Juan Tokatlian, au Palais des Nations à Genève, lors de la dernière session de la commission des droits de l'homme.

Buenos Aires : de retour de Genève, avec la délégation de l'AIA

La délégation arménienne mandatée par l'Assemblée Intersinstitutionnelle Arménienne (AIA) d'Argentine a rendu compte de son action et de son travail auprès des représentants des Etats qui ont siégé, en session plénière de la commission des droits de l'homme de l'ONU, en février et mars derniers.

Conduite par Roberto Malkassian et composée de Juan Tokatlian et de Ricardo Issa, tous avocats et professeurs de droit éminents, cette délégation a joué, depuis deux ans, un rôle considérable et a fourni un travail intense dans l'affaire du « paragraphe 24 » établissant, dans un rapport officiel adopté en sous-commission, l'existence du génocide de 1915. Leur engagement sérieux et effectif pour les droits de l'homme sur le plan latino-américain et international constitue la base solide des liens

qui unissent, depuis plusieurs années, les membres de cette délégation avec nombre d'experts et de représentants de divers pays (voir notre photo). De retour à Buenos Aires, la délégation a fait part également de ses contacts européens pour l'extension et la structuration permanente de ce travail auprès des diverses commissions de l'ONU. Une allusion a été faite au caractère peu consistant et fausement publicitaire d'une certaine presse communautaire utilisant une version unilatérale des faits, en désinformant une partie des lecteurs sur la nature réelle du travail accompli. Cette presse, notamment, préfère la diatribe politique que, de temps en temps, elle camoufle derrière de faux titres accrocheurs... pour donner l'impression que c'est son courant qui serait derrière tout ce qui est effectué dans ce domaine.

En Arménie

Passeport sans retour

Dans son numéro daté du 24 avril, *le Monde* rapporte un fait navrant qui n'est pas à mettre à la gloire de l'administration tatillonner et tracassière sévissant en Union soviétique.

M. Der-Sarkissian, un citoyen français d'origine arménienne, résidant à Kirovakan, la troisième ville d'Arménie, s'est vu refuser un visa de sortie qu'il demande vainement depuis... 30 ans ! Convoqué au bureau de l'OVIR (organisme qui délivre les visas de sortie), il s'est entendu répondre : « Vous êtes arménien, vous devez vivre ici. » Comme si les Arméniens étaient différents des autres humains et ne pouvaient respirer que l'air d'Arménie soviétique !

Pour l'OVIR, le dossier de M. Der-Sarkissian est clos et il est inutile qu'il poursuive ses démarches. On se demande ce qui peut bien se passer dans la tête de l'administration pour justifier un tel acharnement contre quelqu'un qui, finalement, ne demande que l'application d'un droit élémentaire : la libre circulation des hommes.

M. Mitterrand doit effectuer une visite officielle à Moscou au mois de juin. Une affaire à suivre, donc.

La semaine du livre pour enfants

L'enfant a toujours été à l'honneur en Arménie. Véritable objet d'un culte, ils possèdent même un musée exposant ses créations artistiques. Ce musée serait unique dans le monde... De là à se préoccuper de leurs lectures, il n'y a qu'un pas. Cela explique l'importance de la production livresque destinée aux enfants. Très souvent, ces ouvrages sont illustrés par les meilleurs artistes du pays. Ces volumes font, chaque année, l'objet d'une semaine qui leur est consacrée. Les amateurs peuvent ainsi admirer et acquérir les livres et les albums qui vont du conte populaire au roman, sans négliger, naturellement, la poésie et le théâtre. Dès son plus jeune âge, l'enfant se trouve ainsi familiarisé avec les richesses de sa culture nationale et peut même commencer à se constituer une bibliothèque où les classiques de la littérature arménienne occupent une large place. Curieusement, on notera l'absence de la bande dessinée, genre méconnu en Union soviétique.

ALEXANDRE SAROUKHAN

Un caricaturiste en diaspora (1898-1977)

L'humour arménien, c'est un peu comme l'Arlésienne : on en parle beaucoup, mais on ne le voit pas souvent. Ou bien, si on le rencontre, c'est sous forme de coquilles, d'erreurs ou de maladresses dans la presse arménienne. Mais il s'agit d'un humour involontaire, auquel les fidèles lecteurs ne font plus attention et que seul peut goûter l'étranger de passage. Pourtant, l'humour arménien existe, en voici la preuve théorique. L'humour est la politesse du désespoir. Si les Arméniens n'avaient pas d'humour, cela voudrait donc dire qu'ils sont mal élevés. Or, les Arméniens sont des gens charmants. Conclusion : ils ont de l'humour. Si, si, ce raisonnement est inattaquable, il s'agit d'une démonstration par l'absurde, donc compréhensible par tout Arménien normalement constitué. Vous n'avez pas compris ? Alors, c'est que vous n'avez pas le sens de l'humour ou, pire, c'est que vous n'êtes pas arménien.

Pour la poignée de lecteurs allergiques au raisonnement logique, passons maintenant à la preuve pratique de l'existence de l'humour arménien : Alexandre Saroukhan que nous redécouvrons grâce à M. Bared-Yervant Manok qui a bien voulu nous confier sa remarquable documentation.



Un intellectuel de la diaspora

L'itinéraire d'Alexandre Saroukhan rappelle celui de nombreux autres intellectuels arméniens. Né en 1898 en Géorgie, près de Batoum, il va séjourner à Istanbul de 1910 à 1922. Il part ensuite chez les Mekhitaristes de Vienne pour étudier les arts plastiques. Il rencontre alors un journaliste égyptien qui l'invite en Egypte où il s'installe définitivement. Il connaît le succès en travaillant pour de nombreux journaux arabes et égyptiens. Il s'éteint à Héliopolis en 1977. Ce qui différencie Alexandre Saroukhan des autres intellectuels arméniens de la diaspora ayant réussi une brillante carrière aux quatre coins du monde, c'est le domaine peu banal dans lequel il s'est illustré : la caricature.

Une double carrière

Il s'intéresse très tôt à la caricature puisque, lors de son séjour à Istanbul, il collabore au journal satirique *Gavroche*. Mais la célébrité d'Alexandre Saroukhan est due principalement à sa contribution aux journaux de son pays d'accueil. Pour la presse égyptienne, il crée des personnages populaires et traite de sujets internationaux. On peut citer à ce propos son

album *Cette guerre*, qui date de 1945, et où sont recueillies des caricatures parues pendant la guerre, et *la Caravane*, journal satirique en couleur qu'il publie lui-même de 1938 à 1941.

Mais, bien évidemment, Alexandre Saroukhan s'est intéressé avec passion à sa communauté. Il collabore à des journaux arméniens comme *Arev*, *Hay Cinema*, publié au Caire de 1926 à 1928. Il illustre également les grands classiques de la littérature satirique arménienne comme *Camarade Pantchouni*, de Yervant Odian (1938) et *les Honorables mendiants* de Hagop Baronian. Dans les albums *Paroles en image*, et surtout *A travers nos lunettes*, d'où sont tirés les dessins que nous reproduisons, il évoque différents aspects de la vie de la diaspora.

Un homme dévoué à la communauté

Alexandre Saroukhan, par les nombreuses caricatures qu'il a faites sur la diaspora, ne cherche pas seulement à faire rire en montrant les défauts traditionnels, ou prétendus tels, des Arméniens. Il espère également les corriger en les mettant en évidence. Ces défauts, il essaie de montrer qu'ils ne sont pas spécifiques aux Armé-

niens, et qu'on les retrouve dans toute l'humanité. D'où la nécessité, pour les Arméniens, de lutter contre leur complexe d'infériorité (tout ce qui est étranger est nécessairement mieux que ce qui est arménien...), mais aussi de supériorité (les Arméniens sont un peuple à part...). Curieusement, cet homme à l'activité débordante (en dehors de la caricature, il s'est occupé d'enseignement, de théâtre, de journalisme...) ne semble pas avoir fait beaucoup d'émules. A quand l'apparition d'un nouveau Saroukhan, qui viendra apporter un bol d'air frais dans une communauté qui a parfois tendance à s'enfoncer dans une routine un peu morose, ou, à l'inverse, à se lancer dans les entreprises les plus insensées ? Les pages d'*Armenia* lui sont ouvertes.



Fonds A.R.A.M

Une hôtesse empressée... jusqu'à l'excès
 — Si, si, M. Garabed, prenez ça aussi, je l'ai préparé moi-même !
 — (Je vais éclater !)



D'un extrême à l'autre
 — Vous pouvez me croire, quel grand peuple nous faisons !
 — Les Arméniens un peuple, pensez-vous ! Qu'ont-ils et que font-ils ?

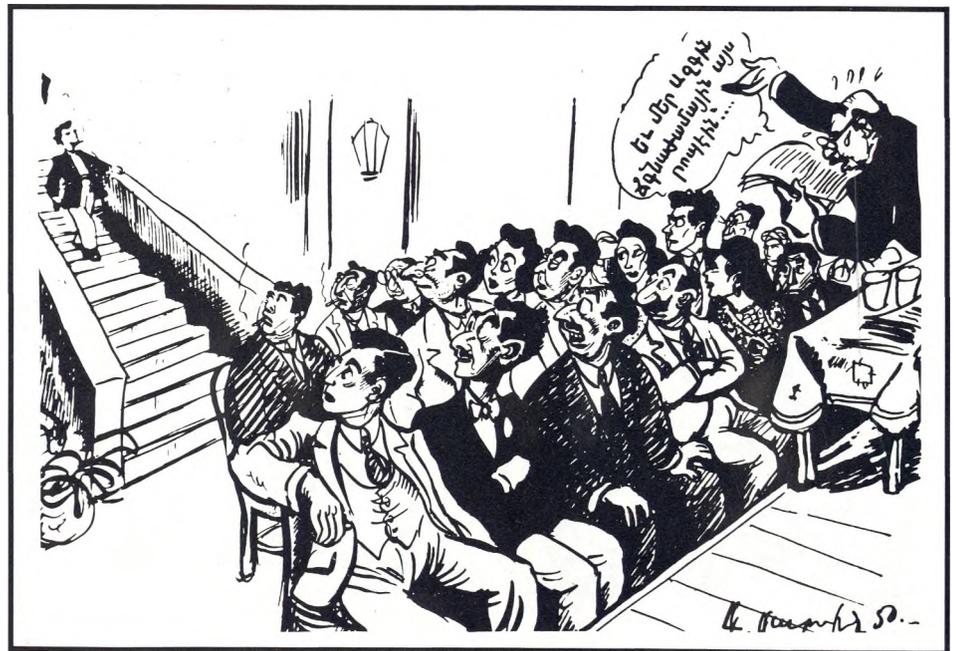
Enthousiasme à bon compte
 — Vous n'avez encore rien vu de la force des Arméniens ! D'un poing ils écrasent les Russes et de l'autre les Turcs !





— Du silence, ne riez plus,
n'éternuez plus : nous avons un
étranger dans la salle.

Un auditoire attentif
(... A ce moment crucial de l'histoire
de notre peuple...)
Ça ne rate pas, même dans la
conférence la plus sérieuse...



La manie des discours interminables
— Et pour conclure cette agréable
soirée, je vais, à mon tour, dire
quelques mots...



Insouciance de l'horaire

— Il est 6 heures passées, on y va ?
 — Tu n'y penses pas ! Ça ne commencera pas avant 7 heures !
 — Il est 6 heures passées. On frappe les trois coups ?
 — Penses-tu ! Personne ne sera là avant 7 heures !



Une critique très critiquable
 — Un seul lecteur à la bibliothèque communautaire ! Quelle honte ! Si vous voyiez à la Sorbonne...



Le sens des responsabilités

— Quelle surprise ! M. Garabed ! Six mois que l'on ne vous a pas vu à une réunion !
 — J'ai appris justement qu'on prenait une photo des dirigeants et qu'elle allait paraître dans la presse.

L'actualité par les publications

UNE RÉALITÉ ÉTOUFFÉE ?

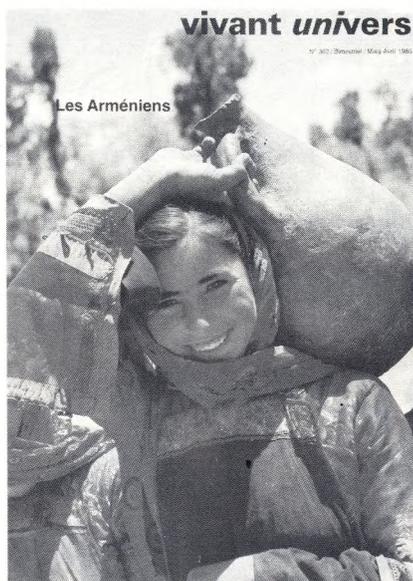
« Un peuple trahi par l'histoire », tel est le titre accrocheur de l'un des passionnants articles qui composent le numéro illustré de *Vivant univers* consacré aux Arméniens. On ne pouvait, en effet, mieux dire. Mais les choses ne sont-elles pas en train de bouger dans le domaine des médias ? Les publications diverses commencent à abonder, qui présentent aux grands et petits publics les Arméniens non seulement à travers leur histoire mais aussi sous l'angle de leur présence actuelle. La presse « arménienne » et, d'une manière générale, les « médias » de la communauté sauront-ils, en se modernisant, prendre en marche le mouvement ? Que font et disent les radios locales ? Qu'apportera de neuf une nouvelle revue comme ANI ? Autant de questions qui font aussi l'actualité.

Vivant univers, on a peine à y croire

L'excellente revue bimestrielle *Vivant univers*, éditée en Belgique et dirigée par les Pères Blancs d'Afrique, vient donc de consacrer un numéro aux Arméniens (1). Largement diffusée dans les pays de la francophonie, cette revue propose un solide dossier réalisé avec la « précieuse collaboration » de Pierre Ter-Sarkissian, journaliste et écrivain connu de nos lecteurs (2), et du Centre de recherches sur la diaspora arménienne. Les 48 pages sont richement illustrées de photographies noir et blanc et couleur. « Pour eux (les Arméniens), est-il écrit dans l'édi-

torial, il n'est plus question de réduire leur culture à la seule idée de génocide. »

Le sommaire, les articles et les photographies reproduites démontrent avec précision cette réalité et cette volonté. La culture, à son tour, ne se réduit pas qu'aux faits du passé et aux monuments qui en restent : le dossier abonde aussi en faits vivants et en scènes humaines. Le chapitre intitulé « L'Arménie dispersée » aborde avec netteté et franchise les problèmes politiques auxquels se trouvent confrontées les communautés arméniennes tant en Arménie qu'en diaspora. D'un bout à l'autre de l'enquête, l'objectivité est de rigueur. Mais, au-delà des connaissances et des informations, ce dossier conduit également à la réflexion. En ce sens, ce numéro de *Vivant univers* devrait



également largement circuler au sein même de la communauté. Pourquoi ? Il est d'usage de penser que de telles synthèses sont destinées aux autres. L'erreur serait là justement. A propos d'un point comme le terrorisme, l'examen des faits et des divergences que ceux-ci ont suscitées reste prudent : tout se passe comme si, de débat, il n'en a point en réalité ! Comme si les intéressés eux-mêmes fuyaient ce débat. On en reste au

jugement pudique suivant : « La diaspora arménienne est loin d'être unie » (au sujet du terrorisme). C'est encore heureux ! Les Arméniens possèdent une formidable actualité, un incroyable héritage. Mais non, la discussion, la réflexion tardent à venir et à se déployer au grand jour. Il faut se procurer ce dossier, remarquablement fait, pour prendre la mesure de ce retard et pour y réfléchir. Les Arméniens vivant univers ? On a, en effet, encore peine à y croire.

(1) En vente au CRDA, 36, rue de Trévise, 75009 Paris.

(2) Pierre Ter-Sarkissian, qui excelle dans le genre, a également rédigé un dossier complet dans la revue *Hommes et Migrations* à la fin de 1984. En vente à la même adresse.

Le Petit Arménophile illustré

Si petit...

Dans la divulgation de la chose arménienne, il y a les bottes de sept lieues et les petits cailloux blancs de Poucet. Celui-ci, modeste « fanzine » (magazine pour fans) photocopié, continue son bonhomme de chemin dans une indifférence générale, apparemment. Il est si... petit qu'il va disparaître. Le numéro 6 est sorti, sans bruit. Nous vous cacherons son sommaire pour vous laisser le plaisir de goûter sa découverte. Il est dirigé par Joseph Altairac qui nous a fait l'amitié de rejoindre la rédaction d'*Armenia*. Cela dit en passant.

J. Altairac, 57, rue de Stalingrad, 95120 Ermont.

Prochaines enquêtes dans Armenia :

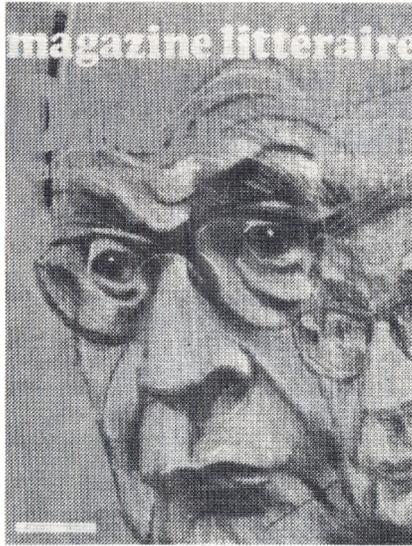
- La presse.
- L'édition.
- Les radios locales.
- Le cinéma.
- Les vidéos.

Fonds A.R.A.M

Georges Dumézil, mythes et épopée

C'est sous ce titre que le *Magazine littéraire* (1) rend hommage, par un riche dossier, un entretien et un inédit, à l'« œuvre colossale et solitaire » de Georges Dumézil qui — il vient de fêter ses quatre-vingt huit ans — a consacré sa vie à étudier les civilisations indo-européennes. Par rapport à ses prédécesseurs et maîtres, comme l'illustre Antoine Meillet, Georges Dumézil, membre du Collège de France et de l'Académie française, est étonnamment moderne, distant et détaché vis-à-vis de son travail et de lui-même : « *Il n'y a aucune leçon, écrit François Ewald en tête du dossier, ni message à tirer des mythes indo-européens.* » Il y aurait même, dans le personnage et son attitude générale, une sorte de pessimisme raisonnable, extrêmement prudent quant aux conclusions ou aux conséquences de ses travaux. Au fond, l'étude des mythes et des légendes, c'est-à-dire des représentations collectives que se faisaient les peuples qui vécurent entre l'Inde et l'Europe à l'aube de notre histoire, pourrait tout aussi bien ne servir à rien. Voilà de quoi chagriner ceux qui cherchent à tirer gloire du passé de manière, le plus souvent, totalement unilatérale. Notons, au passage, un fait curieux. Georges Dumézil, qui passa six ans en Turquie (1925-1931) où il découvre les langues du Caucase, révèle ceci : « *Mustapha Kemal avait entendu dire que les chaires d'histoire des religions avaient été un moyen de décléricaliser l'université française. Il a donc décidé d'ouvrir une chaire d'histoire des religions à l'Université d'Istanbul au sein même de la faculté de théologie musulmane. C'est ainsi que j'ai été appelé en Turquie. Comme je n'avais pas envie de désislamiser ou de décléricaliser quoi que ce soit, je me suis arrangé pour que la chaire d'histoire des religions soit, au bout d'un an, transférée à la faculté des lettres.* » Beau chassé-croisé, en vérité, entre le politique et le scientifique.

Depuis soixante ans, Georges Dumézil a étudié les langues et traditions du Caucase dans ce sanctuaire oublié du monde, sauf des empires limitrophes, Babel éclatée d'une quarantaine d'ethnies et de langues qui ont tant séduit les voyageurs et les poètes. M. Georges Charachidzé, professeur à l'Institut des langues orienta-



les et à l'École pratique des hautes études, leur consacre un aperçu passionnant qui, à propos des peuples tchéchéne et ingouche, évoque, hélas ! les faits tragiques suivants : « *Ces derniers ont connu, à la fin de la dernière guerre, le triste privilège d'une brève renommée, celle que confère le génocide. Sur l'ordre de Staline — ou ordonné par d'autres pour lui complaire — les Tchétché-*

nes et les Ingouches furent encerclés par l'armée russe. Plus d'un million d'habitants, avec femmes et enfants (sur deux millions) furent déportés dans les déserts d'Asie centrale. On les « réhabilitera » en 1956 et quelques centaines de milliers revinrent chez eux, mais le « voyage » avait fait plus d'un demi-million de victimes. » Georges Dumézil étudia et apprit une dizaine des langues du Caucase ainsi que l'arménien. Ses travaux linguistiques sur l'arménien comportent des recherches étymologiques et dialectologiques fort nombreuses. Il est membre de la rédaction de la prestigieuse *Revue d'études arméniennes*. Un dossier à lire.

« Mon œuvre ? Tout ce que j'ai fait sera vite oublié jusqu'à ce que quelqu'un, sur un rayon de bibliothèque, en tire quelque chose pour une culture future. »

(1) Magazine littéraire n° 229, avril 1986, 40, rue des Saints-Pères, 75007 Paris.

La « presse arménienne » dans le Monde : entre deux eaux

Le Monde, daté 13-14 avril, consacre, sous la plume de Charles Szlakmann, une demi-page à une enquête rapide, et combien significative, sur « la presse arménienne de Paris », sous-titrée « la quatrième génération de la diaspora ». L'article se borne à présenter, sur les six titres édités à Paris, auxquels il fait allusion dans son introduction, trois titres seulement : *Haratch* (« En avant »), *Gamk* (« Volonté ») et *Achkkbar* (« Monde »), les deux premiers étant quotidiens, le dernier étant hebdomadaire.

Cette courte promenade du baladin dans la « géographie arménienne de Paris » n'apporte évidemment rien de nouveau pour les lecteurs de la communauté. En revanche, quel miroir pour nos propres opinions ! A ce point qu'on se demande si le but principal, en tout cas le résultat, de cette enquête ne réside pas là. En effet, il se dégage des citations abondantes une impression d'enfermement idéologique particulièrement étouffant. Passons sur les subtilités discutables que relève l'auteur de l'article. Derrière l'autosatisfaction qui pointe ici et là (« ma double identité », etc.), on note, tout de même, des ambiguïtés effrayantes sur la sempiternelle et soi-disant différence entre les attentats ciblés et non ciblés... *Haratch* passe pour presque ou tout à fait dachnak, son style différant de *Gamk*, organe officiel du parti dachnak, « de tendance socialiste ». Tout cela mériterait qu'on y regarde de plus près. Mais là n'est pas le problème principal. Continuons. Arrive le tour du malheureux *Achkkbar*, dont le directeur laisse entendre maladroitement que l'hebdomadaire ne doit la vie qu'aux 600 exemplaires expédiés en Arménie soviétique. Cependant, le directeur de cet organe, M. Tchamikian, tient des propos intéressants : « ... nous tenons compte de l'intérêt national ! L'Arménie est sacrée pour nous. Et soyons réalistes, elle ne pourrait pas être indépendante face à la Turquie, notre grand ennemi. » Mais pour *Achkkbar*, il n'est pas question d'émettre la moindre critique.

Pour *Gamk* et *Haratch*, on parle franchement d'« affection toute naturelle à l'égard de l'Arménie soviétique » et aussi du fait que « le régime soviétique est une caricature de socialisme ». Tout cela est juste aussi, mais pourquoi « s'esbaudir » stupidement sur les « réalisations économiques » de ce pays comme au XIX^e siècle la foule du dimanche devant la machine à vapeur.

En résumé, tout ça ne va pas très loin. Et l'enquêteur de conclure sur un ton mi-figue, mi-raisin : « on serait tenté d'attribuer à la presse arménienne de Paris un caractère folklorique ou gentiment paroissial », et de corriger cette fâcheuse impression : « Ce serait oublier la rigueur et la passion dont elle fait preuve. »

Heureusement que l'enquête n'est pas allée jusqu'à voir du côté d'autres journaux qui font encore moins dans le détail. Le miroir ne trompe pas. Le défi, pour une nouvelle presse au ton libre et indépendant, est bien lancé, y compris dans nos propres colonnes.

Une initiative du CRDA

La naissance de la revue « ANI »

L'improvisation n'est pas de mise au CRDA. Le centre, créé en 1976, a déjà un long parcours. Une étape décisive fut, en 1983, la création et l'ouverture d'un Centre de documentation arménien : ses 15 000 diapositives, entre autres choses, ne sont pas un mythe ! Mais plus qu'une accumulation quantitative et passive de la documentation, il y a une pratique, en fait toute une philosophie. « *On n'est pas ici, nous confie l'un des responsables, des passés tournés vers une éternelle revendication, une espèce de frustration savamment ou inconsciemment entretenue dans le public.* »

Le problème posé à présent réside dans l'institutionnalisation du CDA en tant que tel, pour commencer. Celle-ci pour être réelle, doit se faire dans l'échange permanent et profond avec la société environnante. Il y en a assez, croit-on comprendre des propos tenus par les animateurs, du « *superbe isolement* » arménien : il faut aller à la rencontre du public, sortir de l'autosatisfaction narcissique sur nos « *3000 ans d'histoire* ».

Or, précisément, la naissance, en langue française, de la revue *Ani*, « *symbole du passé et du futur* », comme l'annonce le dépliant d'abonnement, vient à point nommé dans cette stratégie du concret et de l'ouverture. Se lier avec le public, de toute origine, mais aussi avec les divers milieux intellectuels et artistiques du monde d'aujourd'hui. Il s'agira donc de raisonner de manière moderne, tout en faisant revivre l'essentiel du patrimoine traditionnel dans ce qu'il avait de plus vivant et de plus populaire. Des collaborateurs de tous horizons seront invités à donner leur point de vue. En deux mots : l'échange et la convivialité.

D'où, pour le numéro un, paraissant le 15 mai, un sommaire éclaté, diversifié, qui trace les principaux axes de la revue, à savoir une série de ponts jetés entre le passé et le présent, entre les générations, entre les pays et les communautés, entre les collaborateurs de toute origine. Le tout présenté de manière lisible, pour aller à la rencontre du plus large public, des jeunes, bien sûr aussi. Une originalité doit être signalée tout particulièrement : la traduction des écrivains arméniens. Pierre Ter-Sarkissian, tra-

Komitas, homme d'église, musicologue et créateur ● regards sur une création filmique ● rue Piat, rue Rampal... Belleville ● Armen Lubin, le passager clandestin de notre monde ● trente ans d'assassinats ● vignettes arméniennes ● les archives à Erevan ● communautés lointaines, une étape: Kaboul ● un événement littéraire, le bateau sur la montagne ● un peintre... Ardash ● Issy-les-Moulineaux, une langue, une identité ● rencontres poétiques: Varoujan-Godel, Missak Manouchian ● la Revue des Etudes Arméniennes ● 1985: Van, le Mouvement Armenakan ● le théâtre arménien à Constantinople ● Roustam, mamelouk de l'histoire ● la médecine arménienne ● la naissance, l'attention, le créateur, la ville, le signe

ani

Cahiers Arméniens
n°1
1^{er} semestre 1986

REVUE DU CENTRE DE RECHERCHES SUR LA DIASPORA ARMÉNIENNE
PUBLIÉE AVEC LE CONCOURS DE CULTURES ARMÉNIENNES - EDITIONS ASTRID

ducteur inspiré du *Bateau sur la montagne*, fait partie du comité fondateur et du comité de rédaction.

Une soirée de lancement, avec des invités de marque, est organisée le vendredi 30 mai, au Musée de l'Homme (Trocadéro), à 20 h 30. Une campagne active accompagnera et prolongera ce lancement. Objectif immédiat : 1 000 abonnements de soutien, avec prise de bons de participation pour le développement de la revue qui ambitionne de jouer un rôle moteur dans le « réapprentissage » de cette culture par les intéressés eux-mêmes, ainsi que dans l'échange le plus ouvert avec les autres communautés et les autres créateurs. D'abord

semestrielle, cette grosse revue (100 pages) occupera un créneau jusque là complètement délaissé, tant par ceux qui s'étaient enfermés dans leur tour d'ivoire que par les militants dits politiques. Un beau défi, donc, qui devrait faire du bruit.

Armenia vous réserve la surprise intégrale du premier sommaire.

À savoir cependant : le nom du directeur littéraire, Gérard Bedrossian, ainsi que celui du directeur de la publication, notre dévoué rédacteur en chef, J.-C. Kebabdjian. *Ani*, par ailleurs, est publié avec le concours de Cultures Arméniennes-Éditions Astrid.

Les Arméniens dans l'historiographie turque

La revue encyclopédique turque *Tarih ve Toplum* (Histoire et Société), éditée à Istanbul, publiait, dans son numéro d'avril 1984, une étude historique sur l'utilisation, à partir du XV^e siècle et jusqu'à nos jours, d'une transcription du turc en caractères arméniens.

Conçu comme le second volet d'une série de douze consacrée, entre autres, au grec, au syriaque et à l'hébreu, l'article du professeur Talat Tekin, intitulé *Ermeni alfabesiyle türkçe* (Le turc en alphabet arménien), dévoile les origines de ce phénomène dont l'apparente étrangeté ne saura guère étonner que les archanges des mythologies puristes ou les fielleux impénitents. Rarement épargné par les soubresauts de l'histoire, le peuple arménien a su, néanmoins, s'adapter aux conditions politiques que son statut minoritaire ne lui permettait plus d'infléchir.

Après l'effondrement, au milieu du XI^e siècle, de l'Etat arménien des Bagratides établi dans le sud du Caucase et en Anatolie orientale, les Arméniens s'exilèrent en Géorgie, en Cilicie et en Crimée où devaient prospérer, dès les XII^e et XIV^e siècles, de nombreuses colonies, notamment dans des villes telles que Kéfé, Salgate et Soudak. Cette dernière se situait à l'un des carrefours commerciaux majeurs de l'Etat turc kiptchak qui voyait transiter là les marchandises à destination de la Russie, de Byzance et de l'Etat Mameluk d'Egypte. Dans cette Crimée totalement turquisée dès le XIII^e siècle, les Arméniens entretenaient des relations très étroites avec les Turcs kiptchaks dont ils étaient souvent les intermédiaires commerciaux. Cette proximité active explique, sans doute, qu'ils adoptèrent rapidement la langue des kiptchaks, le coman, sans toutefois renoncer à leur écriture et à leur reli-

gion. Une partie de ces Arméniens — qualifiés ultérieurement d'Arméniens de Pologne — répondit favorablement à l'invitation du roi Léos I^{er} et s'installa, au cours du XV^e siècle, en Ukraine occidentale et en Galicie, principalement dans la ville de Kamieniec-Podolsk. Ces populations turcophones ne manquèrent pas de choquer profondément un voyageur

du nom de Kouchnérian qui, de retour à Constantinople en 1883, déclara : « Ces gens ont échangé leur langue raffinée et gracieuse contre le parler grossier des Tartares qui ont ruiné leur pays. »

De nombreux documents attestant cette « symbiose culturelle » reposent dans les archives des Bibliothèques Mekhitaristes de Venise et de Vienne, à la Bibliothèque Nationale de cette même ville, ainsi qu'à la Bibliothèque Nationale de Paris, sans compter les archives de Breslau, Lvov et Cracovie en Pologne. La plupart des documents de langue kiptchak transcrite en alphabet arménien concernent des ouvrages religieux, des homélies, des décisions de justice internes à la Communauté, des actes de mariage, des actes notariaux et des éphémérides. Il existe même une grammaire du kiptchak et un dictionnaire franco-arméno-kiptchak. D'éminents turcologues tels que Jean Deny, Egon Schütz et Edward Tyjarski se sont penchés sur ce phénomène, publiant d'importantes recherches. Le « Dictionnaire arméno-kiptchak d'après trois manuscrits des collections viennoises », I-IV, Varsovie, 1968-1970, de Tyjarski, constitue un document d'une valeur exceptionnelle. Soulignons cependant le plus important d'entre tous intitulé : *Ephémérides de Kamieniec*, relatant au jour le jour les événements qui se sont déroulés dans la ville de Kamieniec-Podolsk entre la deuxième moitié du XV^e siècle et la deuxième moitié du XVII^e siècle. C'est un ouvrage collectif rédigé de père en fils par la famille du curé de Kamieniec. Des deux manuscrits existants (Venise, Paris), le second a été complété par le turcologue Jean Deny et publié sous le titre de « L'arménocoman et les éphémérides de Kamieniec », Wiesbaden, 1957. La première partie, couvrant la période de 1430 à 1610, est rédigée en arménien, la seconde (1611-1624) en turc kiptchak, et la dernière (1648-1652) à nouveau en arménien.

L'étude du professeur Tekin ne se borne pas, toutefois, à un recensement prudent de la production arménienne « extra-territoriale ». Elle met en valeur l'extrême vitalité d'une littérature arménienne aussi bien à l'intérieur des frontières de l'Empire ottoman que dans le Caucase et en Iran. Classant les différentes écoles

d'*achoug* selon leur origine — persane, géorgienne et turque —, l'auteur observe une continuité dans l'utilisation par les poètes arméniens, outre leur propre langue, du persan, du turc azeri, du géorgien et enfin du turc ottoman. En ce qui concerne les œuvres en prose, il mentionne Ermiya Tchélébi Keumurdjian d'Istanbul (1648-1704) comme étant la plus illustre figure de la littérature arménienne du XVII^e siècle. Son *Histoire d'Istanbul* et *L'histoire des incendies* ont été traduites en turc par H.D. Andréassian en 1952. Keumurdjian est également cité comme l'auteur d'un récit en vers, *La mariée juive*, composé en turc et accompagné d'un texte en arménien résumant chacun des chapitres. L'article s'achève par l'énumération d'un certain nombre de journaux et périodiques arméniens turcophones publiés à Istanbul au XIX^e siècle et tous transcrits en alphabet arménien. Citons, parmi ceux-là : *Ararad* (1869-1871), *Zohal* (1855-1857) et *Mecmua-i Havadis* (1852-1869).

Risquons-nous, en conclusion, une ou deux réflexions sur la signification de cet article ? Qu'un linguiste turc s'intéresse à l'expression polymorphe de sa langue à travers les âges n'est rien moins que naturel. Qu'il tente d'appréhender l'aire de son influence à travers des peuples étrangers (grec, chinois, hébreu... et arménien), cela sans discrimination aucune, dénote, par-delà la probité de la démarche scientifique, un état d'esprit qu'il convient d'apprécier à sa juste mesure. D'autant plus que cela intervient dans un contexte où le nationalisme kémaliste de l'Etat turc se raidit quant à la question des minorités. Parallèlement à ce phénomène, somme toute logique, nous voyons apparaître chez une partie de l'intelligentsia turque, une nouvelle perception historique, moins monolithique, plus sereine, y compris sur le « tabou » arménien. Il faut, certes, relativiser l'importance de l'étude du professeur Tekin car, après tout, sa démonstration vise en premier lieu à établir clairement le rayonnement géographique et culturel de la langue turque. Mais qu'il l'ait fait sans en exclure les Arméniens est le signe, chez certains, d'une lente maturation des consciences dont on ne peut que se réjouir.

Une traduction qui fera date

LE BATEAU SUR LA MONTAGNE

Les temps sont-ils venus ? Un vent nouveau soufflerait-il sur l'édition française ? Il est permis de l'espérer car la publication du roman de Kostan Zarian, *le Bateau sur la montagne* constitue un événement qui devrait prendre valeur d'exemple.

Il faut dire que le sérieux de Pierre Ter-Sarkissian, le traducteur de l'ouvrage, tranche sur la désinvolture de certains. Témoin cette traduction du roman de Vahan Totovents, *Une enfance arménienne*, parue il y a un peu plus d'un an chez Julliard et réalisée à partir... de la version anglaise ! Comme si l'arménien était une langue exotique, mineure ou marginale, à laquelle il ne serait possible d'accéder que par des chemins détournés, par le biais d'une traduction de traduction, déchéance suprême. Par bonheur, *le Bateau sur la montagne* vient balayer l'insupportable vision : un texte en arménien traduit par un Arménien de France pour les Français, image rassérénante de l'interpénétration de deux cultures.

Et le souci de perfection du traducteur va plus loin encore : en choisissant de traduire la première version de l'ouvrage, parue en 1943, et non celle tronquée et modifiée publiée à Erevan en 1963, il rend justice à l'auteur et au public français qui n'a que faire de la censure.

Est-il possible de parler d'un roman arménien comme de n'importe quel autre roman ? La réponse à cette question est souvent négative pour une raison évidente : tout ce qui touche à l'Arménie est chargé d'un tel potentiel tragique que la critique littéraire est plus ou moins consciemment amenée à s'effacer pour laisser la place aux sempiternelles lamentations et exhortations nostalgiques ou patriotardes qui accompagnent toute évocation de l'Arménie présente ou passée. Essayons d'y échapper, ce qui ne sera pas facile vu l'époque à laquelle se déroule le roman de Zarian, à savoir de 1918 à 1921, dans l'éphémère République d'Arménie... Ceux qui attendaient une épopée héroïque et grandiose seront déçus : tout au plus pourront-ils se mettre sous la dent une brève évocation de la bataille de Sardarabad. Non, le roman de Kostan Zarian est tout autre : c'est le roman de la quête déçue, de la dérision et de la résignation.

L'auteur construit tout son roman autour de la folle entreprise imaginée par son héros, Ara Hérian : transporter un bateau de Batoum jusqu'au lac Sevan ! Il faut dire que Hérian est capitaine au long cours de son métier et qu'il a bien du mal à utiliser ses capacités dans la petite République... Le voyage du bateau et les incidents qu'il provoque sont une occasion pour l'auteur de broser un vaste portrait de tous les types d'individus qui se côtoient en Arménie, souvent difficilement, il faut le dire.

Zarian excelle à cet exercice, c'est une de ses qualités. Ses personnages sont pétris de vie et de sentiments, leurs espoirs et leurs craintes deviennent vite ceux du lecteur. Parmi les personnages les plus attachants, mentionnons Zvarthe, une jeune femme dont Hérian tombe follement amoureux, mais qui, gagnée par les idéaux bolchéviques, s'éloigne de lui, Mikaël Toumanian, l'enseigne de vaisseau qui, à force d'effort, réussit à construire une petite canonnière destinée à défendre le lac Sevan, et son père, le vieil Avakim, Arménien venu de

Bessarabie où il exerçait le métier de juge... Il a tout abandonné pour venir s'installer avec son fils et participer au relèvement du pays. Tout ce qu'il connaissait de l'Arménie, c'étaient les descriptions que Lynch en avait faites dans son célèbre ouvrage.

Tout ce petit monde est pittoresque et attachant mais semble avoir bien du mal, si l'on en croit ce que Zarian fait dire à ses personnages, à former une véritable nation. Au fond, qu'est-ce qui devrait caractériser une nation, au moment où elle tente de construire un véritable pays, indépendant et souverain ? C'est de laisser de côté, du moins provisoirement, ce qui la divise, quitte à reprendre les vieilles querelles une fois l'essentiel assuré. De véritables clans, antagonistes et irréconciliables, s'affrontent en permanence et précipitent la chute du pays. Et s'il ne s'agissait que de questions politiques, le mal ne serait pas si grand. C'est que, malheureusement, les coupures entre les différentes composantes du peuple arménien semblent profondes. Laissons la parole à Hérian et à ses amis, à pro-



La fête de la République indépendante, le 28 mai 1919.

pos d'un réfugié venu de Turquie :
« — *Quelle engeance ! C'est comme la paille, ça remonte toujours à la surface de l'eau. Il vous raconte qu'il vient de sortir de l'enfer et regardez, il a déjà un café à lui. Ces gens-là, pour nous, c'est un fléau, c'est comme les sauterelles, ça se jette sur tout. J'en ai vu partout. Ils nous font honte, et dire que les étrangers nous jugent d'après eux !* » (page 47).

On le voit, les Arméniens du Caucase ne portent pas dans leur cœur les Arméniens de Turquie. Zarian met bien en évidence cette opposition entre le Caucasiens, l'Arménien authentique et le réfugié de Turquie, un vague parent dégénéré indigne de la famille.

Ces fameux Arméniens du Caucase, ils ne sont pourtant pas si reluisants d'après ce que l'on peut lire dans *le Bateau sur la montagne* : discours stériles et beuveries semblent constituer l'essentiel de leurs activités ! Là réside sans doute un des défauts de Zarian : son goût pour la philosophie de café du commerce, qui fleurit vraiment trop souvent dans l'ouvrage : chacun y va de sa petite tirade entre deux verres, pendant qu'autour de lui, le monde s'écroule. Un peu de l'âme slave ne se serait-elle pas insinuée dans l'esprit de cet Arménien fils d'un général du tsar ?

Ce tableau de l'Arménie n'est guère engageant et, pourtant, à tout moment, la tendresse de l'auteur

pour ce peuple arménien accablé d'épreuves mais aussi bien inconscient, est évidente. En particulier, Zarian se montre très critique vis-à-vis du gouvernement de la République, ce qui ne l'empêche pas de provoquer l'émotion du lecteur à deux moments tragiques de sa courte histoire : lors de la séance du Parlement où est évoquée la mort terrible du colonel Mazmanian, qui se suicida devant ses hommes, ceux-ci ayant refusé de combattre les Turcs au moment de la chute de Kars, et lors de l'insurrection de février 1921 quand, pour la dernière fois, le drapeau rouge-bleu-orange flotta sur Erevan...

Mais revenons un instant au personnage de Ara Hérian qui constitue la clé de voûte du roman ; c'est à travers lui qu'il faut chercher le sens qu'a voulu donner Zarian à son texte. Au début du roman, Hérian est encore plein d'illusion et a foi en l'avenir de l'Arménie, en tant que république indépendante. Petit à petit, le doute va s'installer, jusqu'à la résignation finale. La résignation, mais aussi la quête déçue : Hérian a deux patries, une patrie mythique, l'Arménie, qui supporte mal l'épreuve de la réalité, et une patrie réelle, la mer, qui va hanter Hérian pendant son périple. Pour l'avoir encore près de lui, il se lance dans cette entreprise insensée et surtout dérisoire. N'y a-t-il rien de mieux à faire, pour la malheureuse Arménie, que de promener un bateau à travers les défilés montagneux du Caucase ? Un symbole, nous dirait-on, ce bateau qui personnifie l'espoir de tout un peuple. Peut-être, mais un symbole de dérision. Mais l'Arménie n'en est pas à une contradiction près : pour pouvoir rester en Arménie, pour avoir le droit de vivre sur sa terre, le patriote Hérian va finalement faire allégeance au nouveau pouvoir bolchévique, qui sonne le glas de l'indépendance... Il faut sauver ce qui peut encore l'être.

Vendre son âme pour avoir une place au paradis, n'est-ce pas là l'ultime paradoxe ?

Krikor Navian

Kostan Zarian, le Bateau sur la montagne, traduit de l'arménien par Pierre Ter-Sarkissian, éd. du Seuil, 1986.

Tragique séance au parlement d'Erevan (extrait)

Le président entra, prit place, regarda les papiers posés devant lui et agita sa sonnette. Un lourd silence et comme des présences invisibles emplirent la salle. Un ministre prit la parole et, par sa voix, c'était toute l'Arménie qui faisait entendre sa plainte. Ivres de malheur, les montagnes tremblaient. Des frontières, l'incendie soufflait son vent de feu, les milliers de morts hurlaient de leur bouche ensanglantée.

— *Messieurs, dit-il, nous avons reçu cet après-midi la nouvelle de la chute de Kars. Nous avons appris avec douleur que les Turcs étaient entrés dans la ville presque sans avoir à tirer un coup de feu. La propagande bolchévique avait complètement démoralisé la garnison. Le général Piroumian et son état-major, le ministre Babalian, environ cent cinquante officiers et quinze cents soldats ont été faits prisonniers et emmenés vers Erzeroum. Les soldats turcs se sont livrés au vol, au pillage et à l'assassinat. D'après les premières indications, plus de trois mille cinq cents personnes ont été massacrées. Le reste s'est enfui vers Alexandropol, Erevan et Tiflis. Je tiens à signaler ici un fait déchirant : l'héroïque colonel Mazmanian a tout fait pour tenter une contre-attaque avec environ cinq cents hommes, mais ses exhortations sont restées vaines et les soldats ont refusé de bouger. De désespoir, le colonel s'est donné la mort devant ses hommes.*

Tous virent alors le spectre ensanglanté du colonel Mazmanian passer lentement parmi eux.

— *Conscient de la situation ainsi créée, le gouvernement est résolu à consolider le front à tout prix, à maintenir le moral de la population et à insuffler à l'armée une ardeur nouvelle. En même temps, il a décidé d'ouvrir des négociations avec la Turquie en vue d'un armistice et de la paix.*

On vit alors le colonel Mazmanian hocher sa tête brisée et s'effondrer comme une masse. Tous pâlirent. Le président agita sa sonnette :

— *Messieurs, je vous demande toute votre attention. Le président se faisait peur à lui-même.*

L'auteur de la traduction sera à Grenoble le 24 mai pour un dîner-débat organisé par la Maison de la Culture arménienne de Grenoble.

« LES BAIGNEUSES DE CALIFORNIE »

de Jean-Jacques Varoujean

Rêve et réalité

Une table et trois chaises, deux femmes et un homme, ajoutez à cela la salle d'une soixantaine de places du Petit Odéon, il n'en faut pas plus pour nous faire entrer dans un monde d'humour et de solitude, d'amitié et d'aventures sans lendemain. Théâtre de Jean-Jacques Varoujean qui nous jette au regard des morceaux de vie et au cœur des morceaux de phrases, théâtre qui met en scène des gens de tous les jours, des gens modestes, ceux que nous croisons dans la rue, ceux que nous sommes... Trois personnages solitaires qui cherchent à saisir un rêve, leur idéal, leur finalité. N'en est-il pas de même pour chacun d'entre nous ?

Tout cela peut paraître bien sérieux ou même triste à certains ; mais si le temps a raison des rêves, c'est avec humour que cela est vécu par Robert Etcheverry, Nadine Servan et Sonia Volleraux, dont l'interprétation est parfaite, pleine de tendresse, de colère et de nostalgie. Il ressort de leur jeu une simplicité en harmonie avec la mise en scène de Roland Monod. Enfin une pièce à « visage humain » qui ne peut laisser indifférent, car elle nous oblige à nous regarder en face et nous crie ce besoin de l'autre, de l'amitié, de l'écoute et du rêve à accomplir. Une pièce à voir et à vivre !

M.-T. A.



« L'ARMENOUCHE » A NEW YORK

La pièce de Reine Bartève dans une production « Off-Broadway »

Pour une première, c'est une première ! *L'Arménouche*, titre intraduisible de la pièce de Reine Bartève traduite en anglais (1) sous le titre de *Nowhere* (Nulle part), a été créée sur les planches new-yorkaises le 24 octobre dernier. L'auteur, arrivé le 27, découvrait, à cette occasion, l'accueil unanime que le public outre-atlantique et la critique, aguerrie par le bouillonnant monde de Broadway, pouvaient réserver à sa pièce aux résonances linguistiques arméno-faubouriennes... Mais le message — pas si codé que ça ! — est passé : le *New York Times* du 30 octobre 1985, sous la plume de Walter Goodman, rendant hommage d'abord à la beauté de la traduction, insiste, tout comme Laurie Stone dans *The Village Voice*, et le reste de la critique, sur la parfaite réussite de l'événement. « Sensibilité », « délicatesse » et « émotion » sont les qualificatifs unanimement répétés pour rendre compte du travail de toute l'équipe et des acteurs au théâtre de La Mama E.T.C., où la pièce de Reine Bartève a été jouée du 24 octobre au 10 novembre 85.

On apprend qu'un poème de Vahan Tekeyan, *Diaspora*, fut dit en début de soirée par Yolande Bavan, merveilleuse actrice sri-lankaise, qui joua le rôle de Marie, la mère arménienne... Elle parlera en arménien au rat qui passe derrière la haie de la petite gare déserte, toile de fond lugubre de cette pièce hantée par le souvenir. Yolande Baven est connue pour sa participation au Festival Shakespeare de New-York. Pour *the Armenian Reporter*, Reine Bartève fut aussi comblée par la chance d'avoir Françoise Kourilsky comme metteur en scène. Connue pour son enseignement, ses mises en scène et ses productions de l'« Off-Broadway », elle est directrice artistique du fameux « UBU Repertory Theatre », à New York, et a coproduit avec le théâtre La Mama, la pièce de Reine.

Lise D.



(1) Par Bruno Kernz et Lorraine Alexander Veach ; la traduction était parue dans la revue arméno-américaine *Aracat*.

Rendez-vous avec ces auteurs dans les prochains numéros.

Fonds A.R.A.M

Série noire

Le voleur insomniaque

« Je ne dors pas, mais j'ai tout de même un lit. »

Curieux personnage que Evan Michael Tanner, le héros créé par Lawrence Block. Blessés à la tête pendant la guerre de Corée, il lui est impossible de dormir, le centre du sommeil ayant été détruit dans son cerveau ! Une étonnante faculté, précieuse pour un agent secret. Mais ce n'est pas la seule séquelle laissée par cette blessure. Sinon, comment expliquer que Tanner adhère à une série d'organisations aussi invraisemblables que « la Société britannique de la terre plate », « l'Alliance pour la libre Croatie », « le Comité contre la pollution des eaux par le fluor », ou encore, et là Tanner commence à nous intéresser, « la Ligue pour la restauration de la petite Arménie ».

« Il parle arménien ! »

En fait, Tanner parle un nombre stupéfiant de langues (et sans accent, s'il vous plaît !), mais sa connaissance de l'arménien va immédiatement lui attirer la sympathie d'Alexandra la Grande, alias Kitty Bazerian, une danseuse qui devient vite sa maîtresse... Mais Kitty ne sera pas sa seule conquête : éblouie par Tanner, la vieille grand-mère de Kitty va lui faire de stupéfiantes confidences qui vont éclairer d'un jour nouveau la tragédie de Smyrne...

« Le temps pressait, et mon père détenait l'or de tous les Arméniens de Smyrne. »

Nous sommes en 1922. La situation en Turquie se dégrade rapidement. Les Grecs sont repoussés par les forces kemalistes et les jours de Smyrne sont comptés. Les Arméniens réfugiés dans la région décident de cacher leur fortune pour la soustraire à la rapacité des Turcs qui approchent. Un formidable trésor est alors dissimulé dans une demeure de Balikesir, une ville située à cent cinquante kilomètres au nord de Smyrne, où les Arméniens se croient en sécurité. Mais, à la nouvelle de la victoire de Mustapha Kemal, les Turcs de Balikesir égorgent les Grecs et les Arméniens de la ville. La grand-

mère de Kitty fut une des rares personnes à échapper au massacre... Des révélations qui passionnent Tanner, un peu voleur à ses moments perdus. Qui sait ? Le trésor est peut-être toujours en Turquie, dans l'ancienne demeure de l'arrière-grand-père de Kitty ? Pourquoi ne pas aller y jeter un coup d'œil ? D'autant que Tanner parle couramment le turc, ce qui simplifiera le travail...

« Les Turcs ont des geôles sinistres. »

Une triste constatation qu'est amené à faire Evan Michaël Tanner à peine débarqué à Istanbul. C'est que Tanner est trop connu et que son appartenance à la Ligue pour la restauration de la petite Arménie, mais aussi à la Société des amitiés panhelléniques inquiète les autorités turques qui l'enferment puis l'expulsent. Les explications de Tanner, qui prétend venir en Turquie pour acheter de fausses monnaies arméniennes afin de les revendre aux États-Unis, ne les ont pas convaincues. Il va donc lui falloir prendre des chemins détournés pour parvenir à ses fins. L'Irlande et la Yougoslavie feront partie de son nouvel itinéraire. Un détail piquant : Tanner se trouve être membre du parti séparatiste macédonien...

« La République libre et indépendante de Macédoine, bien que non reconnue par les autres nations libres et indépendantes de la planète, dura en fait quatre heures, vingt-trois minutes et quelques secondes. »

Le séjour de Tanner à Tetovo, en Yougoslavie, ne passe pas précisément inaperçu. Sa présence déclenche une révolution, brève mais glorieuse, et la naissance d'une république malheureusement éphémère. Une simple péripétie pour Tanner, qui en a vu d'autres. Et le trésor des Arméniens de Smyrne, dans tout cela ? Comment ? Vous ne croyez tout de même pas que l'on va vous raconter toute l'histoire ! Lisez

le Voleur insomniaque si vous voulez connaître la suite.

« Ce fut un véritable génocide. »

Un roman d'aventures doublement précieux que *le Voleur insomniaque* de Lawrence Block : d'abord, il parle du massacre des Arméniens, ensuite il utilise l'un des épisodes de cette tragédie, à savoir l'agonie de Smyrne, comme point de départ d'une aventure vécue aujourd'hui, créant ainsi un pont entre le passé et le présent, remettant sur le devant de la scène des événements que certains voudraient effacer à jamais de la mémoire collective. Lawrence Block n'a pas oublié le massacre des Arméniens et, à sa façon, en écrivain d'aventures, il fait prendre conscience à ses nombreux lecteurs de la gravité du problème. Derrière l'apparente futilité de l'auteur des rocambolesques aventures d'Evan Tanner se cache un homme de cœur. Cela valait la peine d'être signalé.

J.A.



Le voleur insomniaque, de Lawrence Block, éditions Gallimard, collection « Carré Noir », n° 519.

Fonds A.R.A.M.

Chorégraphie

Gérard Madilian

Danseur, musicien
Chorégraphe de la
Compagnie Les Ballets
Arméniens de Paris

Parmi les groupes artistiques de sensibilité arménienne qui se singularisent par leur démarche, il faut citer Les Ballets Arméniens de Paris, de plus en plus connus du public. Cette jeune compagnie a, en effet, donné de nombreuses représentations dans des théâtres, des centres culturels et des festivals de folklore international, tant en France qu'à l'étranger.

Gérard Madilian, chorégraphe, créateur de la Compagnie, professeur diplômé de danse de caractère arménien et géorgien (Paris), a toujours été soucieux d'apporter une impulsion nouvelle aux jeunes qu'il dirige. *"Ce qui est important de nos jours, nous confie-t-il, c'est de rechercher, d'une part, le caractère authentique de la tradition arménienne et, d'autre part, de créer, à partir de cette tradition, des expressions et des formes nouvelles. La tradition n'est pas figée, immobile, mais est une trame sur laquelle chacun peut y apporter, à un moment donné, ce qui constitue son acquis personnel."*

Pour lui, la danse ne peut être isolée et retranchée d'un contexte culturel, elle doit absolument trouver son sens dans les valeurs traditionnelles qui furent les siennes. Comment, par exemple, interpréter une danse paysanne si le contenu profond, « philosophique » pour Gérard Madilian, n'est pas expliqué. Dans une telle danse, le rapport entre la terre et le ciel est inné, il doit être vécu, sinon les formes mêmes sont dénuées de leur vérité première. Le contexte culturel et social dans lequel nous vivons ne permet pas d'exprimer naturellement ce vécu. C'est donc par une démarche volontairement dirigée vers ces valeurs anciennes que l'on trouvera *"la pulsation profonde de la sensibilité arménienne"*.

Son désir de créer des chorégraphies nouvelles trouve à s'exprimer. On fait appel à lui, à ses compétences, à son génie inventif (et il en faut pour régénérer cet art en diaspora !). Il conçoit ainsi des programmes nouveaux pour le groupe de la JAF, l'ensemble folklorique traditionnel de Villeurbanne, le groupe Ani de la MCA d'Alfortville...

Musique

Khatchatourian en CD

Le CD, vous connaissez ? On dit aussi compact disc, disque compact ou même simplement compact. Il ne s'agit pas, comme l'ont cru certains, d'une mode ou d'un snobisme. Le CD est tout simplement le nouveau support sonore en train de supplanter le vieux disque microsillon qui, avouons-le, a bien servi son maître. Il avait bien du mérite, le microsillon, mais il commençait tout de même à prendre de l'âge avec ses sempiternels défauts : rayures irrémédiables, usure rapide, saturation, bruits de surfaces agaçants... Tout cela est terminé avec le CD dont la pureté d'écoute séduit d'emblée le mélomane le plus exigeant.

Les éditeurs de CD sont sur les dents et s'engagent dans une course folle pour combler le formidable handicap du CD sur le microsillon, dû évidemment à son apparition toute récente : des dizaines d'années d'édition discographique à rattraper ! Par bonheur, le plus célèbre des compositeurs arméniens a été pris dans le tourbillon. Deux CD exceptionnels, consacrés à Khatchatourian, sont disponibles sur le marché. Ils sont produits par la firme EMI.

Concerto pour violon et orchestre en ré mineur (Itzhak Perlman, Orchestre Philharmonique d'Israël, dir. Zubin Metha, référence : EMI CDC 7470872)

Khatchatourian est plus célèbre dans le grand public pour « La danse du sabre » que pour ce concerto. Cela est très regrettable, car si « La danse du sabre » constitue un agréable divertissement, le concerto pour violon est, pour sa part, un véritable chef-d'œuvre à placer sur le même plan que les concertos dus aux talents de Brahms, de Beethoven et d'autres. Avec la publication de ce CD, l'œuvre va toucher un public de plus en plus important, attiré par le nom prestigieux d'Itzhak Perlman, peut-être le plus grand violoniste de notre temps. Il suffit de savoir que ses disques, consacrés aux concertos pour violon de Beethoven, Sibelius, Brahms, Mendelssohn, Tchaïkovski, Bruch, sont déjà des références pour tous les mélomanes !

Perlman dispose d'une technique parfaite et d'une sonorité ample qui enchante les amateurs de beau son. C'est dire qu'aucune de ses prestations ne laisse indifférent. Mais, dans le concerto de Khatchatourian, en plus de sa maîtrise technique, si impressionnante dans l'inférieur troisième mouvement (*allegro vivace*, ô combien !), c'est son cœur qu'il laisse parler dans cette émouvante méditation que constitue le deuxième mouvement (*andante sostenuto*). L'émotion qui se dégage de la partition saisit littéralement l'auditeur, la musique semble habitée d'une vie propre : c'est là du grand art.

Zubin Metha dirige l'Orchestre Philharmonique d'Israël avec la fougue et le sens des contrastes convenant à cette œuvre colorée et survoltée. Un seul reproche, nullement imputable aux interprètes : la prise de son manque un peu de transparence sur l'orchestre, ce qui ne permet pas à l'auditeur de goûter toutes les finesses de l'orchestration de Khatchatourian. Cette réserve reste cependant toute relative quand on sait ce que le microsillon nous a parfois infligé en ce domaine. En revanche, le violon de Perlman est parfaitement capté.

Une version de référence donc, et pour longtemps.

A noter que le programme de ce CD est complété par « Méditation » (Op. 42 n° 1), une petite pièce de Tchaïkovski transcrite pour violon et orchestre.

Spartacus. Gayaneh (suite de ballets) (Royal Philharmonic Orchestra, dir. Yuri Temirkanov, référence : EMI CDC 7473482)

Certaines des pièces extraites des musiques de ballet « Spartacus » et « Gayaneh » ont largement contribué à établir la gloire internationale du compositeur. Il faut cependant avouer que ces œuvres sont à placer très en dessous du concerto pour violon, par exemple. Mais le public est ainsi fait qui se laisse éblouir par le clinquant et passe à côté de l'essentiel...

Avec les danses de « Gayaneh », Khatchatourian a cherché à dépeindre les fêtes et réjouissances de différents peuples du Caucase et y réussit parfaitement. Nous nous trouvons devant un ensemble de numéros de bravoure, tous de qualité, mais auxquels, cependant, il manque un fil conducteur, un courant d'émotion qui les reliait entre eux. Il faut dire que Khatchatourian n'y est pour rien vu la médiocrité, pour ne pas dire plus, de l'argument de « Gayaneh ».

L'ensemble des extraits de « Spartacus » est plus cohérent et structuré. On regrette cependant que Khatchatourian ne se soit pas attaqué à un sujet classique comme « Roméo et Juliette », ainsi que l'a fait Prokofiev en donnant le prodigieux chef-d'œuvre que l'on sait.

Mais ne boudons pas notre plaisir et laissons-nous emporter par la brillante « danse du sabre » de « Gayaneh », dirigée avec vigueur par Yuri Temirkanov. Avec vigueur mais pas avec lourdeur. Certaines interprétations font davantage penser au vacarme d'un marteau-pilon qu'à une danse endiablée... Ce n'est pas le cas ici où le chef dégage avec clarté les différents plans sonores tout en menant l'orchestre à un rythme vif et bondissant.

Une version hautement recommandable bénéficiant d'une très belle prise de son. À écouter, en attendant une intégrale de la musique de ballet de Khatchatourian en compact...

Fonds A.R.A.M

Tourisme

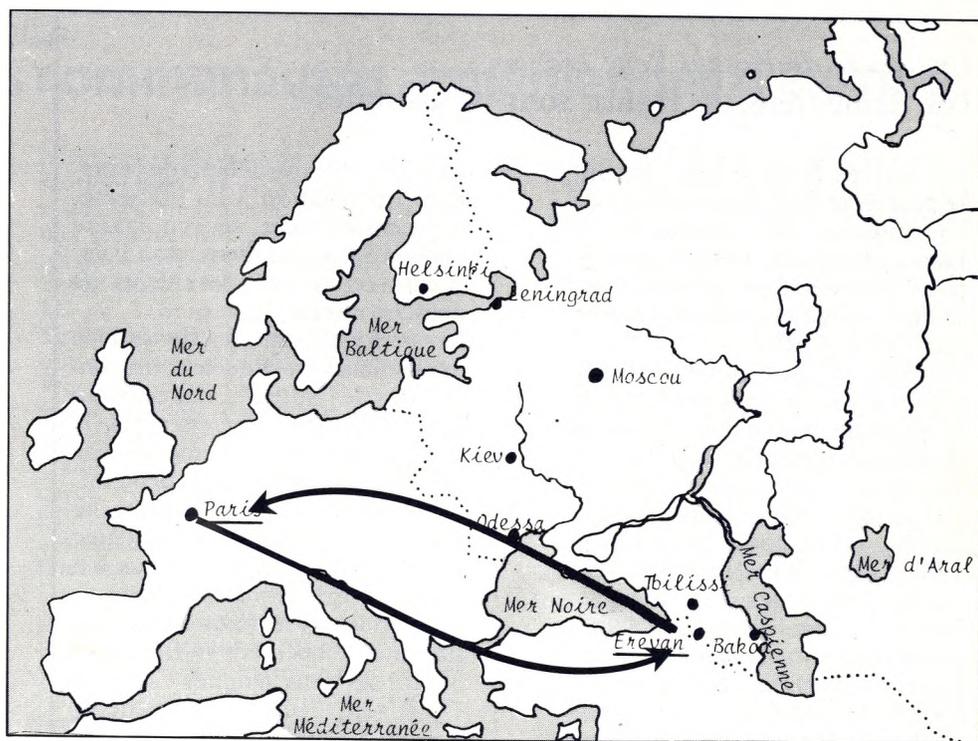
Paris, carrefour du monde

Après le spectaculaire article (tant par le texte que l'iconographie) de Claude Mutafian dans *Géo* de février, consacré à l'Arménie et aux Arméniens de Turquie, on restait sur notre faim, non en raison de carences mais en raison même de la réalité : tant de ravages et de silence visant à effacer les voix du passé. Aujourd'hui, on le sait, il serait absurde de vouloir visiter, même en solitaire, l'Arménie historique de bout en bout, comme naguère les voyageurs. Le tourisme, fragmenté et organisé, suit les méandres et les détours tracés par les frontières politiques, militaires et idéologiques. Allez, à présent, voir l'Afghanistan où l'on tue villageois et montagnards au nom de la « contre-révolution », ou bien l'Iran, les opposants au nom de la « révolution ». Pour des régions entières du globe, le droit de visite, s'il ne se heurte pas aux interdictions, doit se conformer à la géographie officielle.

Cependant, le tourisme organisé et autorisé ménage parfois quelques ouvertures, entraînant au passage quelques bizarreries. L'Arménie historique (ou presque) peut, en effet, être parcouru de bout en bout, moyennant un large détour. L'association Arcus vous offre la possibilité d'explorer, grâce à son circuit, les petites églises, les couvents et les sites arméniens, explicitement annoncés et décrits dans son programme, parmi d'autres merveilles de l'art. Ce programme s'intitule « le Moyen-Age en Turquie de l'Est » : faut-il donc, censure oblige, aller si loin ? L'association Arcus, spécialisée dans l'archéologie et l'histoire de l'art, a le mérite de rétablir l'élémentaire vérité : « l'Arménie était un territoire très vaste, dont la partie la plus importante occupe actuellement la région est de la Turquie ».

Quant à l'autre portion de l'Arménie, il sera désormais possible de s'y rendre directement à partir du 25 juin, grâce à Optima Tours, en 5 h 15 de vol, sans obligatoirement passer par Leningrad, Moscou ou Kiev. Cette première, obtenue après de longues et difficiles négociations, offre d'incontestables avantages de rapidité et de confort tant attendus. Il est donc tout à fait concevable, à présent, de visiter les deux Arménies mises bout à bout, mais à condition, bien sûr, de repasser par Paris, de prévoir de longues vacances et beaucoup d'argent. Paris, carrefour du monde ?

Arcus, 62, rue Madame, 75006 Paris, tél. (1) 42.22.39.89. Participation aux frais, du 13 juin au 2 juillet : 9 150 F. Optima Tours, 12, rue Vignon, 75009 Paris, tél. (1) 47.42.10.35. Prix par personne pour 15 nuits/16 jours : entre 6 350 et 7 580 F selon la période.



Santé

La rubrique médicale de l'UMAF :

Les migraines

A propos de douleurs crâniennes, le malade parle de mal de tête, le médecin de céphalée. Parmi ces douleurs, la migraine tient une place à part :

- sa fréquence : 15 % de toutes les céphalées et 10 % de l'ensemble de la population ;
- sa définition précise : hémicrânie intermittente à caractère pulsatile, ce qui signifie qu'il s'agit d'une douleur de la moitié du crâne — droite ou gauche — avec l'impression que le sang bat dans la tempe ;
- son caractère : précoce et souvent familial.

Notre compatriote Aretée de Cappadoce avait déjà, fort précisément, défini tous ces caractères.

La crise est annoncée par une phase prémonitoire marquée par des signes visuels (acuité excessive à la lumière et aux sons) et digestifs (nausées, vomissements) dans la *crise commune*, visuels prépondérants (image colorée et scintillante centrale du champ visuel) dans la *migraine ophthalmique*, et par des signes neurologiques (visuels et anesthésiques) dans la *migraine accompagnée*. Puis la crise douloureuse hémicrânienne débute. La migraine de l'enfant est souvent méconnue. Cependant, 2 % des moins de 10 ans en sont atteints, 6 % de 11 à 13 ans. Elle peut parfois éga-

rer le diagnostic dans les formes à douleurs abdominales pouvant évoquer une urgence chirurgicale. Le *pimum movens* est un phénomène circulatoire de constriction puis de dilatation des artères irrigant le cerveau.

Plusieurs facteurs sont déterminants dans le déclenchement de la crise : puberté, prise de pilule contraceptive, menstruation, hypertension artérielle, facteurs psycho-affectifs et émotionnels, le jeûne, l'hypoglycémie. Les facteurs digestifs sont controversés et croire que les migraines sont liées à des « crises de foie » ou à la vésicule biliaire est une erreur.

Plus importants sont les facteurs alimentaires : les fromages (camembert, roquefort, brie, gruyère), les gibiers faisandés, le chocolat, la levure de bière, riches en tyramine.

Le traitement doit faire appel, dans un premier temps, aux antalgiques banals, aspirine par exemple. Les antimigraineux spécifiques, en général bien supportés, tels les dérivés de l'ergot de seigle sont efficaces et peuvent aussi servir de traitement préventif.

L'emploi actuel des médicaments à action circulatoire, les *B.bloquants*, permet de résoudre dans une très forte proportion le problème des migraines. Une surveillance médicale régulière est cependant nécessaire du fait d'éventuels effets secondaires cardiaques ou bronchiques mineurs.

La recherche et le traitement des facteurs déclenchants éventuels est de rigueur.

Une étude du Pasteur René Léonian Les Arméniens de France sont-ils assimilés ?

Un ouvrage de plus, dira-t-on, sur le problème de l'intégration et de l'assimilation des Arméniens en France. Pourtant, l'étude publiée par le Pasteur René Léonian présente de sérieuses qualités et mérite que l'on s'y arrête.

Il s'agit d'une enquête menée auprès d'Arméniens protestants de la région lyonnaise dans le but de déterminer comment ils vivent leur arménité. Comme toute enquête, celle-ci est sujette à caution et ses limites n'échappent pas à son auteur : le nombre limité de personnes interrogées, leur appartenance à l'Eglise Evangélique Arménienne ne permettent pas, en toute rigueur, d'étendre ces conclusions à toute la communauté arménienne de France. Mais il faut avouer que le sérieux de Léonian, que la cohérence de son travail et la pertinence de ses réflexions imposent. L'idée de base consiste à interroger les Arméniens en les séparant en quatre générations : la première, celle des rescapés du génocide ; la

seconde, celle des enfants de la première génération ; la troisième, celle entièrement née en France après la Seconde Guerre mondiale, et enfin celle formée des enfants nés dans les années 70.

Il ne sera pas donné, ici, de synthèse des résultats de l'enquête et des conclusions de l'auteur. Tous ceux qui sont réellement intéressés par le sujet prendront la peine de lire l'étude. Un exemple, cependant, pris parmi beaucoup d'autres, des résultats de l'enquête : à la question « en quelle langue pensez-vous ? », les 25 personnes de la troisième génération ont répondu de la façon suivante : 22 pensent en français et 3 dans les deux langues.

On le voit, l'auteur n'a pas hésité à poser les vraies questions. Un gage de probité intellectuelle qu'il faut saluer.

L'ouvrage est disponible chez l'auteur au prix de 70 F : René Léonian, 28, avenue Bourgain, 92130 Issy-les-Moulineaux.

Réunion gréco-arménienne : la mémoire retrouvée

A l'initiative de l'UMAF, des représentants des professions médicales d'origine grecque et arménienne ont tenu à commémorer ensemble le 24 avril 1915, en prenant pour thèmes la mémoire, l'espoir et l'avenir.

La mémoire, l'histoire et la littérature trouvèrent leur place grâce au talent et à la verve de Clément Lépidis. Avec plus de vingt livres derrière lui, l'auteur de *L'Arménien* transporta son auditoire, au fil de ses souvenirs, du quartier de la Chaussure à Belleville jusqu'à l'Anatolie.

Le plus arménien des écrivains d'origine grecque associa, dans un même hommage, les 700 000 Grecs et les 1 500 000 Arméniens victimes du même crime.

L'espoir aussi, symbolisé par les sculptures et les gravures de Raffi Sarkisian : la terre a nourri l'arménité représentée par un arbre de vie dont les fruits ne sont autres que les lettres de l'alphabet arménien...

L'avenir enfin, avec les bourses d'étude Michel Hatchadourian et UMAF-France destinées aux jeunes étudiants. Marie-Rose et Antoine Guerguerian et Roger Djaferian en sont les lauréats.

UMAF : 7, rue Delaunay, 78000 Versailles.

Nice : un recueillement total pour le 71^e anniversaire du génocide



De gauche à droite, autour du RP Daron Gérédjian, MM. Raoul Bosio, Joseph Calza, Olivier Le Marois, Gost.

Le 23 avril, une veillée funèbre eut lieu en l'Eglise apostolique arménienne Sainte-Marie. Le lendemain, la foule se rassemblait, sous la pluie, Promenade des Anglais.

Le cortège s'ébranla. Les Anciens Combattants d'origine arménienne, les porte-drapeaux de la 2^e D.B., de l'Union Nationale des Combattants, du Souvenir Français, de l'UNCAFEN et de l'Union nationale des invalides de guerre, les enfants de l'école qui portaient leur banderolle : « La quatrième génération des rescapés du génocide arménien n'oublie pas ses martyrs ! », le RP Daron Gérédjian, M. Vahé Sirabyan, président du Comité d'organisation, les élus et les présidents des associations arméniennes de la Côte d'Azur, constituèrent la partie officielle du cortège. Devant le monument aux morts de Rauba-Capeu, M. Jean Cazarian reçut les personnalités, dont MM. Joseph Calza, conseiller général, adjoint au maire, représentant de M. Jacques Médecin, député-maire, Raoul Bosio, conseiller régional et premier adjoint au maire, Olivier Le Marois, représentant M. Pensa, commissaire de la République, André Barthe, adjoint au maire, Louis Fiori, conseiller régional et municipal, Christian Estrosi, conseiller général, Foury, Le Large, Bonny, conseillers municipaux, l'abbé Baudoïn, représentant de Mgr. Saint-Macary, le colonel Veran, président du Souvenir Français.

M. J. Cazarian, au cours de son allocution, affirma : « Notre ténacité, notre persévérance et notre lutte nous apportent chaque année une nouvelle pierre à l'édifice de notre "juste cause" et c'est ainsi que l'année 1985 a vu l'adoption par la sous-commission des droits de l'homme de l'ONU, du rapport de M. Benjamin Whitaker sur la question du génocide incluant pour la première fois le "génocide arménien de 1915". La 42^e session de la commission des droits de l'homme de l'ONU, qui s'est ouverte à Genève le 3 février 1986 et qui a pris fin le 14 mars 1986, a entériné cette résolution. C'est un pas vers la solution du problème arménien. Nous attendons à présent le vote sur ce problème par le Parlement européen, ainsi que l'examen, comme promis par le Président de la République, de la proposition qui vise à instituer le 24 avril : "journée du génocide et des crimes contre l'humanité". »

Fonds A.R.A.M

Une interview de Mgr Nacachian

La vie spirituelle des communautés arméniennes d'Europe



Sa Sainteté Vasken 1^{er} et Mgr Kud Nacachian

Le correspondant à Paris de notre confrère Baïkar, paraissant aux Etats-Unis, a eu récemment une interview avec Mgr Kude Nacachian, Prélat des Arméniens de Paris, à l'occasion du 30^e anniversaire de son ordination comme prêtre. On sait que cet anniversaire a été célébré avec éclat le 15 janvier 1986, au Cercle Interallié de Paris, en présence de plusieurs personnalités ecclésiastiques et civiles, dont Mgr Lustiger, archevêque de Paris, le R.P. grégoire Ghabroyan, Exarque Apostolique des Arméniens de France, le Pasteur René Léonian, MM. Patrick Devedjian, maire d'Antony (récemment élu député RPR des Hauts-de-Seine), André Santini, maire d'Issy-les-Moulineaux, les maires de Chaville et d'Arnouville, ainsi que MM. Léon Kebabdjian, président de l'ADL, et Edouard Atamian, président de l'UGAB-France.

Comment se présente la vie spirituelle de la communauté arménienne de France à l'heure actuelle ? Quelles sont vos préoccupations ou vos difficultés ? Quels sont vos projets d'avenir ?

Nous avons actuellement en France 21 églises. Il existe toutefois quelques petites communautés qui n'ont pas encore leurs lieux de culte et dont les besoins spirituels sont satisfaits par les prêtres des églises voisines. Le nombre d'ecclésiastiques en exercice s'élève à 23 (évêques, vartabed, prêtres). Toutes nos églises sont gérées suivant nos traditions culturelles : elles sont constituées en associations culturelles telles que prévues et réglementées par les lois françaises de 1901 et de 1905.

Comme partout ailleurs, l'Eglise est le fondement et le centre de la vie communautaire. Sa préoccupation permanente est la satisfaction des besoins culturels, éducatifs, culturels et nationaux de la communauté. L'Eglise de France est le siège de la Délégation pour l'Europe du Catholicos de tous les Arméniens. Vous savez qu'à l'heure actuelle des travaux de réorganisation diocésaine sont en cours sous la présidence de Sa Sainteté le Catholicos. En attendant la fin des travaux, nous avons la charge provisoire de suivre de près la gestion des affaires de notre communauté, en collaboration avec les ecclésiastiques responsables de chaque région.

Nous sommes conscients que l'action éducative fait partie de la vocation de

notre église. Comparée aux pays du Moyen-Orient et d'Amérique, cette action semble faible en France, mais il faut examiner les conditions particulières de ce pays. C'est un fait que dès le début nous avons eu deux écoles : l'Ecole Tebrozassère et le Collège Samuel-Moorat des pères Mekhitaristes, qui ont formé plus d'une génération. Progressivement, le nombre d'élèves fréquentant ces écoles a diminué, tandis que les dépenses n'ont pas cessé d'augmenter, et si elles continuent encore d'exister, c'est grâce à des dons généreux et à l'aide d'institutions arméniennes telles que la Fondation Gulbenkian et l'UGAB.

On reproche souvent à l'Eglise de ne pas créer de nouvelles écoles en France. L'œuvre éducative occupe une place importante dans notre cœur, mais comme disait notre prédécesseur, Mgr Séropé Manoukian, renforçons d'abord ce qui existe, faisons un effort pour remplir au maximum les écoles existantes avant d'en créer de nouvelles pour être sûr que le même sort ne sera pas réservé à ces dernières.

Ajoutons qu'à côté de ces écoles, il existe des cours de langue, de civilisation et de catéchisme arméniens organisés par l'église et diverses autres organisations culturelles. Depuis un certain temps, le besoin et la nécessité nous incitent, avec un enthousiasme notoire, à construire de nouvelles écoles ; déjà a été créée, il y a quelques années, tout près de notre église d'Alfortville, l'Ecole Saint-Mesrop qui ne comprend, à l'heure actuelle, que les classes de la maternelle, mais des classes de primaire y seront ajoutées par la suite après la construction de nouveaux bâtiments. Un tel projet a été mis en route à Marseille, à l'initiative de l'association Hamaskaïne, avec une maternelle à laquelle ont déjà été ajoutées des classes de primaire. Nous construirons bientôt une nouvelle école à Issy-les-Moulineaux, dans cette banlieue habitée par un grand nombre d'Arméniens. Nous avons déjà le terrain mais nous comptons sur des dons généreux pour réaliser ce projet.

Eminence, en votre qualité de vicaire général du Délégué pour l'Europe occidentale du Catholicos de tous les Arméniens, pourriez-vous nous donner un bref aperçu sur l'état des autres diocèses de l'Europe occidentale ?

L'Europe occidentale comprend, outre la France, les diocèses d'Italie, de Suisse, du Benelux (Belgique, Luxembourg et Pays-Bas), d'Espagne et du Portugal.

La communauté d'Italie est concentrée principalement à Milan où nous avons une église et un centre communautaire. C'est une communauté exemplaire à tous points de vue.

La communauté de Suisse est particulièrement bien organisée à Genève où nous avons une église et des institu-

tions. Cette communauté ayant augmenté sensiblement ces derniers temps, des paroisses s'organisent à Zurich, à Lausanne et dans d'autres villes. La communauté arménienne de Suisse est également très active et se présente sous un aspect satisfaisant. C'est là que siège le Conseil mondial des Eglises, avec lequel nous entretenons des relations de coopération. A Lausanne, on trouve le Conseil de Direction de l'UGAB de droit suisse. Il est projeté de construire un grand centre culturel dans l'enceinte de l'église de Genève, pour la réalisation duquel nous comptons sur la contribution financière de nos ouailles. La communauté de Belgique est concentrée principalement à Bruxelles et à Anvers. C'est une communauté très bien organisée avec son Conseil communautaire, ses organisations de jeunes, ses cours d'arménien hebdomadaires, etc. Il présente, aspect d'une famille harmonieuse. Nous avons le foyer arménien et nous avons entrepris récemment de construire une église à Bruxelles. Les plans de l'église sont déjà prêts, inspirés du style architectural arménien, et le permis de construire a été demandé aux autorités. Le terrain a été acheté grâce à une collecte parmi les membres de la communauté et le tiers au moins des frais de construction est déjà réuni. Nous espérons recevoir des dons d'encouragement de partout. La communauté des Pays-Bas comprend près de 500 familles. La plupart sont venues des provinces de Turquie et se sont installées à Almelo, où l'UGAB a acheté un bâtiment et l'a mis à la disposition de la communauté arménienne locale pour servir d'école et de foyer communautaire. Il y a actuellement près de 200 familles à Amsterdam où subsiste une église arménienne construite au 17^e siècle avec ses dépendances. En 1806, lorsqu'il n'y avait plus d'Arméniens à Amsterdam, cette église avait été vendue à une congrégation de religieuses qui l'utilise jusqu'à nos jours en tant qu'école et maternelle. Depuis des années, nous souhaitons réacquérir cette propriété et, grâce à la volonté farouche de nos compatriotes d'Amsterdam qui veulent à tout prix avoir leur église, nous avons décidé de l'acheter et de l'utiliser comme église, école et foyer communautaire. Bien que les moyens dont dispose la communauté soient modestes, elle est prête à des sacrifices pour constituer le tiers des 36 500 florins nécessaires (un peu plus d'un million de francs), un autre tiers sera pris en charge par le Catholicos de tous les Arméniens, car c'est l'histoire qui sera ressuscitée par cette acquisition et nous espérons que nos associations philanthropiques et nos bienfaiteurs, où qu'ils soient, voudront bien se charger du troisième tiers.

LES BOURREAUX MEURENT AUSSI

Je me permets d'adresser à Armenia quelques observations pour votre rubrique intitulée « réflexion », terme que je trouve personnellement un peu pompeux, et je laisse la rédaction seule juge de leur intérêt, n'étant moi-même ni journaliste ni chroniqueur (mais médecin) pour me permettre de vouloir être publié (1).

Vous me pardonnerez cette digression qui n'est pas étrangère à mon propos. En effet, écrire ou dire (je le sais avec mes patients, surtout dans certains cas difficiles) n'est pas parler pour ne rien dire et encore moins pour engendrer la confusion, l'inquiétude ou entretenir de graves préjugés.

J'en veux pour exemple un slogan, hélas ! proféré par certains de nos compatriotes : « Turcs (ou Turquie) assassin(s). » J'ai entendu avec frayeur des enfants très jeunes reprendre ce slogan si bien rythmé. J'en suis inquiet non seulement sur un plan moral, mais aussi politique, et je crois que c'est bien ce dernier aspect qui intéressera le plus les lecteurs d'Armenia.

Certes, le crime de 1915 est bien là, toujours non « reconnu » (non réparé et éradiqué tel un cancer), au centre de l'histoire et de la formation organique d'un Etat, aux apparences normales (la société turque n'est, à notre connaissance, ni anthropophagique ni amnésique...). Or, cet Etat, non directement responsable de la politique d'extermination mise au point et exécutée par les Jeunes-Turcs (1915-1916), continue à assumer jusqu'à la nausée la paternité du crime en le travestissant, c'est-à-dire en l'incorporant à la vie normale de l'organisme étatique (avec ses accidents de parcours).

Je me suis souvent demandé si cette réaction n'était pas due à l'essence fondamentale de cet Etat. Or, celui-ci, au XX^e siècle, ne semble guère présenter une originalité particulière du point de vue historique. Je me suis aussi longtemps interrogé sur l'atavisme de la violence qui sommeillerait au fond « du » Turc... Y aurait-il, de la sorte, un peuple violent par tradition donnant naissance en son sein à des générations de bourreaux ? N'y aurait-il pas, plutôt, des héritages historiques catastrophiques, des fabrications durables, sans pour autant qu'elles aient une base génétique ? Je resterais prudent et ne me risquerais pas à répondre à la place des principaux intéressés, à savoir les Turcs eux-mêmes.

En attendant, les bourreaux, eux aussi, meurent. Les auteurs de 1915 ont disparu. Ils sont remplacés par d'autres en raison de la persistance du mal. On torture aujourd'hui en Turquie, on tue aussi : la violence est institutionnalisée dans les problèmes que personne n'arrive à résoudre (comme d'ailleurs justement la reconnaissance du génocide). Il faudra que ce pays élève le plus beau monument de l'histoire dédié à la démocratie pour effacer et éradiquer le cancer qui le ronge depuis des décennies...

Alors, les mots ont un sens et je prierais certains d'assumer la responsabilité de leurs slogans : les Turcs, pris collectivement, des enfants aux vieillards — cela ne vous rappelle-t-il rien ? — seraient-ils des assassins ?

L'Allemand serait-il nazi par définition ? Et l'homme de la rue en Union soviétique un tortionnaire dans l'âme à cause du goulag ?

Si l'on tient absolument à crier des slogans qui, en principe, doivent être courts et justes à la fois, je me risquerais à faire une proposition puisque l'on se heurte à une difficulté toute spéciale qui tient au fait que les auteurs de ce crime collectif toujours non reconnu ont disparu depuis 1915. Pourquoi ne pas dire tout simplement : « Complices assassins » et s'en tenir là ?

Car, en l'état actuel des choses, c'est tout ce que l'on peut décemment dire sur la place publique.

Dr. L.R.

(1) NDLR : Afin d'atténuer le caractère effectivement quelque peu pompeux de l'intitulé de cette rubrique, la rédaction d'Armenia souhaite, en accord avec l'auteur de ces lignes, réserver cette place à de bonnes signatures ou à d'excellentes réflexions, comme celles que nous reproduisons.

armenia

**SIEGE SOCIAL
ET DIRECTION GENERALE**

BP 2116, 13204 Marseille Cedex 01

Président

Grégoire Tavitian

Directeur de la publication

Ohan Hékimian

Rédacteur en chef

J.-C. Kebabdjian

Rédaction

47, rue de Cléry, 75002 Paris

Tél. 42.21.37.47

Photocomposition

Imprimerie POREBA - Tél. 42.78.55.47

59, rue Meslay - 75003 Paris

Photogravure et impression

Imprimerie POREBA - Tél. 42.78.55.47

59, rue Meslay - 75003 Paris

Commission paritaire

CPPAP 59 209

Fondateur première série

André Guironnet

Fondateur deuxième série

MELCA (Mouvement pour l'enseignement

de la langue et de la culture arméniennes)

Association régie par la loi de 1901

Bouches-du-Rhône N° 4943

ABONNEMENTS

BP 2116, 13204 Marseille Cedex 01

Téléphone: (16) 91.67.46.74

MINITEL

Paris - Région parisienne

615.91.77 - Code : ARMEN

Province

(16) 36.15.91.77 - Code : ARMEN

**ABONNEZ-VOUS...
REABONNEZ-VOUS...**

Remplissez et découpez le bulletin ci-dessous puis adressez-le, avec votre règlement, à :

ARMENIA

boîte postale 2116

13204 Marseille Cedex 01

BULLETIN D'ABONNEMENT

M., Mme, Mlle

Prénom

Adresse

.....

Code postal

Ville

Ci-joint mon règlement par chèque postal ou bancaire.

Tarif pour 1 an (10 numéros)

• France 200,00 F

• Etranger : Europe 260,00 F

Autres pays 300,00 F

Abonnement de soutien : 500 F et plus

1^{er} abonnement

Réabonnement

Dans ce cas, veuillez préciser si possible votre n° d'abonné inscrit sur l'étiquette adresse.

Fonds A.R.A.M.

MOTEL MONT ARARAT

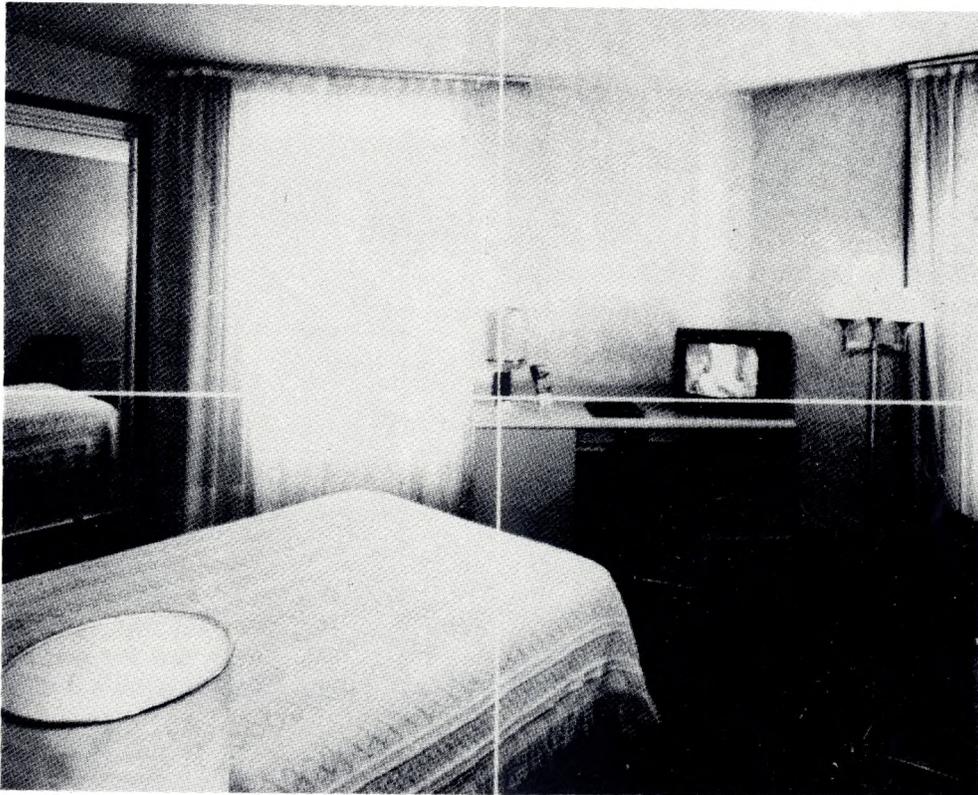
Situé sur l'Autoroute de l'Aéroport

Mr YEZEGUELIAN

ABIDJAN COTE D'IVOIRE

LOCATIONS MEUBLEES AU MOIS

avec: Refrigerateur Televiseur Climatiseur Kitchnette Mobilier moderne Telephone



Appartement: 3500 F (PAR MOIS)

Studios: 2800 F

Electricité comprise

2 Restaurants - Night Club -

Banque - Pharmacie

TEL direct (225) 35 26 13 - 35 49 94

NOMBREUX VOLS QUOTIDIENS : AIR AFRIQUE - UTA - SWISSAIR - SABENA - ALITALIA

ABIDJAN LA PERLE DE L'AFRIQUE NOIRE



1. Serveur partagé
2. Centres serveurs clés en mains
3. Vente de matériels et logiciels
4. Développements d'applications

armenia

GRACE A VOTRE MINITEL

16 (36) 15.91.77 PUIS : ANI



TELEMATEC ☎ 91.08.18.27

CENTRE SERVEUR : 434, Bd National 13003 MARSEILLE

Autres services : ☎ 36.15.91.77

ou

ODILE +

ou

EXPOR +

ou

ANI +

ou

MD +

ou

LE 13 +

ou

NEWCOM +

ou

BAT +

ou

LIBER +

Fonds A.R.A.M